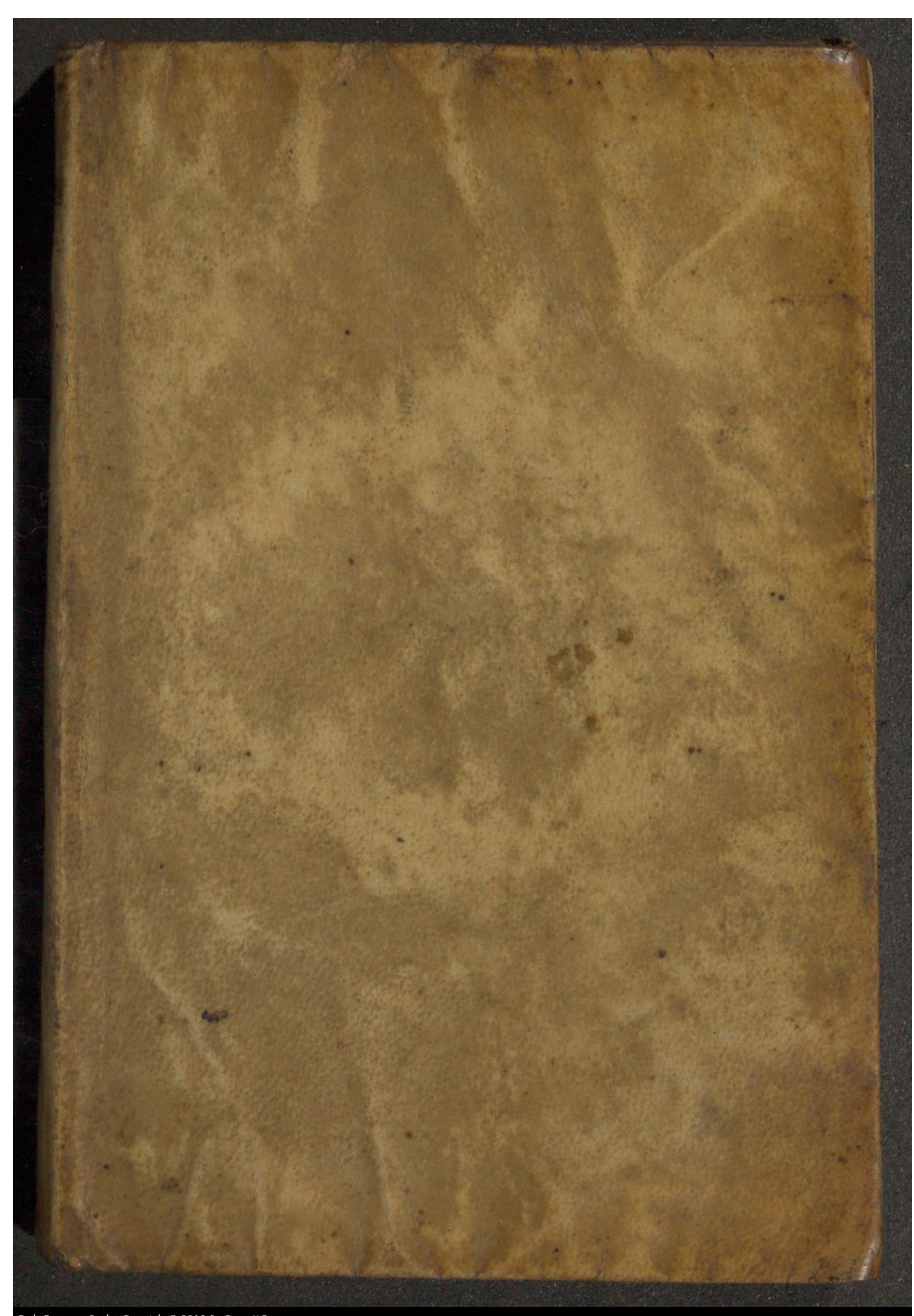
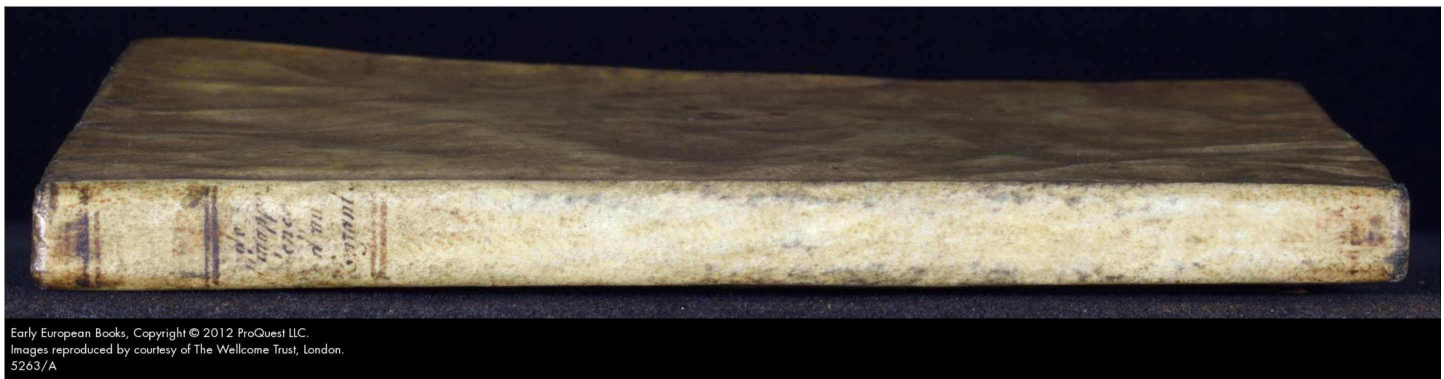
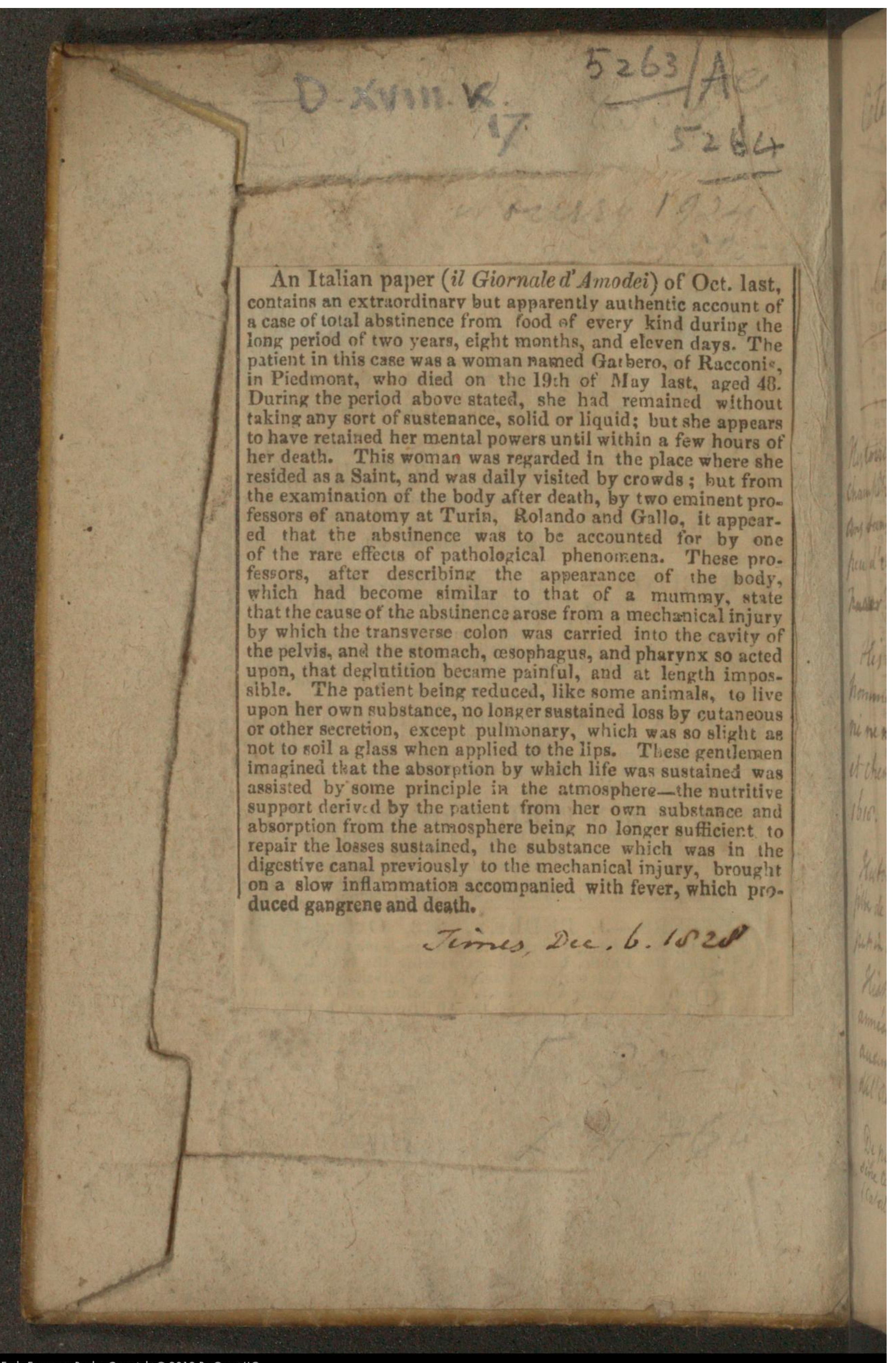












An Italian paper (*il Giornale d'Amodei*) of Oct. last, contains an extraordinary but apparently authentic account of a case of total abstinence from food of every kind during the long period of two years, eight months, and eleven days. The patient in this case was a woman named Garbero, of Racconis, in Piedmont, who died on the 19th of May last, aged 48. During the period above stated, she had remained without taking any sort of sustenance, solid or liquid; but she appears to have retained her mental powers until within a few hours of her death. This woman was regarded in the place where she resided as a Saint, and was daily visited by crowds; but from the examination of the body after death, by two eminent professors of anatomy at Turin, Rolando and Gallo, it appeared that the abstinence was to be accounted for by one of the rare effects of pathological phenomena. These professors, after describing the appearance of the body, which had become similar to that of a mummy, state that the cause of the abstinence arose from a mechanical injury by which the transverse colon was carried into the cavity of the pelvis, and the stomach, œsophagus, and pharynx so acted upon, that deglutition became painful, and at length impossible. The patient being reduced, like some animals, to live upon her own substance, no longer sustained loss by cutaneous or other secretion, except pulmonary, which was so slight as not to soil a glass when applied to the lips. These gentlemen imagined that the absorption by which life was sustained was assisted by some principle in the atmosphere—the nutritive support derived by the patient from her own substance and absorption from the atmosphere being no longer sufficient to repair the losses sustained, the substance which was in the digestive canal previously to the mechanical injury, brought on a slow inflammation accompanied with fever, which produced gangrene and death.

Times, Dec. 6. 1828

Catalogue de Falconnet N.º 5872 :

~~et~~ 7096

Catalogue de Petis N.º 1548

De Méon. 4032.

Histoire admirable et veritable d'une fille champêtre du pays d'Anjou, laquelle a été quatre ans sans user d'aucune nourriture que de peu d'eau, par Paschal Robin, sieur du ~~Faveur~~ Faour. Paris, Michel de Roigni. 1586. pet. in 8.º de 28 p. ch.

Histoire prodigieuse et admirable d'un homme Provençal de nation, lequel ne boit ni ne mange, et ne laisse pas de parler et cheminer. Paris Abraham Saugrain, 1618. pet. in 8 de 8 pp. (De Bure, Cat. de Gaignat, N.º 1153)

Histoire merveilleuse de l'abstinence triennale d'une fille de Confolens en Poitou, trad. du latin. Paris, 1602, pet. in 8. (Brunet, ~~Supplém.~~ V. 3. P. 101)

Histoire d'une fille, qui depuis plusieurs années ne boit, ne mange, ne dort, et ne jette aucuns excremens, et vit néanmoins; trad. de l'Allemand, Francfort 1587, pet. in 8. (Brunet, ~~Supplém.~~ 3. 181.

De puella Germanica, quæ ferè biennium, vixerat sine cibo potuque, Simonis Portii disputatio. in 4. fig. (Catal. de Camus de Limiare, N.º 847.

apud Hier. Blancanu in Historia sua
Observationum pag. 62 medicinæ Nicolai
[illegible] qui uno & viginti solvens annis
nil potius [illegible] Julii, mysteria corti
edoctus, ferro ventrem corporis [illegible].
vid. [illegible] & [illegible] commentarium.

HISTOIRE DE L'INAPPETENCE D'VN ENFANT DE VAVPROFONDE prez Sens, de ſon deſiſtement de boire & de manger quatre ans vnze mois, & de ſa mort.

PAR SIMEON DE PROVENCHERES MEDECIN DV ROY.

QVATRIESME EDITION AVGMENTEE par l'Autheur d'vn quatrieſme diſcours.

avec un cinquième et dernier discours. Sens, 1617.



A SENS,

Chez GEORGE NIVERD, Imprimeur & Libraire, en la grand ruë, pres ſainct Eſtienne, deuant le Palais.

M. DC. XVI.



L'IMPRIMEVR AV LECTEVR.

L'Avthevr de ceste Histoire vous donne vn quatriesme discours ioint aux trois premiers en vn volume, contenant choses memorables veues & obseruées en l'Enfant de Vauprofonde auant & apres sa mort. Ce n'estoit son desir de les faire passer soubs la presse ensemblément mais luy ayant remonstré qu'il ne me restoit aucuns exemplaire des premiers, il à consenty de les renonueller iugeant bien que les plus curieux aymeront mieux les auoir vnis que separez, la garde en sera plus facile & la memoire d'vn subiect si rare & plein de verité, merite d'estre soigneusement conserué.





HISTOIRE DE L'INAPPETENCE D'VN ENFANT DE VAVPROFONDE pres Sens, de son desistement de boire & de mãger, quatre ans vnze moys, & de sa mort.

PAR SIMEON DE PROVENCHERES MEDECIN DV ROY.

MONSIEVR.

Vous m'escriuez d'vn discours en forme de lettre tõbé en vos mains, sur le subject d'vn Enfant de l'aage de dix ans, natif de Vauprofonde, distant de trois lieües de Sens, qui vit sans boire, & sans mangér, n'a beu ny mangé, ny rendu aucuns excrements depuis sept moys, ayant toutes autres fonctions libres : & cecy est ce que ie iuge digne d'admiration, & fort estrãge en vn Enfant, qui semble debuoir sans cesse auoir le pain en main, & le morceau en la bouche. Vous croyez qu'estant ce narré de l'vn de noz Chirurgiens, que vostre creance sera fortifiée si ie veux prendre la peine de vous escrire ce que i'en puis auoir ouy & appris. Vous me faittes vn singulier plaisir, voire m'o-

bligez extremement, de me donner moyen vous tesmoigner par effect la puissance que mes amis ont sur moy, & que la peine que ie puis prendre à leur occasion m'est tres-agreable. Faisant doncques estat de vostre amitié i'ay pris resolution de satisfaire à vostre desir, & outrepassant les termes d'vne simple lettre & aduis entrer en vn discours de plus longue halaine. l'Autheur de la lettre qu'auez veuë me l'ayant presentée, ie me suis donné le loisir de la voir & lire. Ie loüe certes sa curiosité & son intention, en ce qu'il à voulu communiquer vne chose si rare & digne d'estre publiée. Il s'est aucunement pressé, mais il ne pouuoit taire ce merueille, qui merite bien vne plume delicate, vn traité solide, & pour le faire dignement vn Philosophe & Medecin. Ie ne seray iamais si presumptueux que de m'en iuger capable, ains ie proteste n'auoir autre desseing que d'esbaucher ce subject, & conuier ceux qui ont plus de merite que moy de le polir & rendre à sa perfection. Quãt au faict il est bien veritable & sans impositiõ, au rapport de ceux du lieu que i'ay oüis, & de plusieurs du voisinage dignes de foy qui me l'ont confirmé. Ioinct que la dissimulation ne peut tomber en vn Enfant pour le rendre doubteux,

La difficulté gist en la recherche de la cause, qui ne peut estre que rare, puis que l'effect est

du tout extraordinaire. Et pour y entrer, ie dis que la priuation de manger & boire & l'inappetence en cest Enfant, luy est commune auec d'autres mentionnez par plusieurs graues & fidelles Autheurs, au rapport desquels on se doibt asseurer, & ceux la ont esté en diuers siecles & aages, comme luy inappetents: ont vescu sans manger & sans boire non vne sepmaine, vn mois, vn an: mais plusieurs sepmaines, mois & années: si que la difficulté ne se rencontre qu'en la cause. Pour s'en esclarcir, il faut se representer ce qui est de l'appetit de l'hõme, la fin duquel est la restauration de ce qui s'euapore de sa substance, par la perte duquel appetit il est necessité de rendre bien tost les derniers soupirs, estãt tout perspirable & euaporable pour la rareté de sa substãce, & que plꝰ notoiremẽt se voit en luy la cõtrarieté des qualitez premieres, en l'inegalité desquelles l'hõme ne peut longuemẽt subsister: & soubs ces considerations Hippocrates à dict que la vie de l'homme est courte. Remarquons en luy sa sustance, & en la substance les parties solides, fluides & rapides: & soubs l'estẽduë des solides les os, tendons, menbranes, nerfs, venes, arteres, chair, graisse & cuir: soubz les liquides les humeurs: és humeurs le sang, la pituite, la cholere & la melancholie: tous sucs diuisez & differents en affections, mais con-

ioinctement vnis en la masse sanguinaire, dedans l'enclos des venes tant que l'homme est animé & plein de vie. Dõnons aux rapides les esprits, le naturel vital & animal, rapporterez au foye, au cueur & au cerueau, estât le naturel la matiere du vital, & cestuy cy matiere de lanimal. Or est-il que toutes ces parties constituentes la substance de l'homme, ne se trouueront auoir vn estat tousiours semblable à soy, tousiours ferme & stable : ains estre subjectes à mutation, & à vn continuel flus, lequel les oblige à vne continuelle reparation. Et en suitte de ce, elles sont portées par vne inclination naturelle à appetter ce qui leur manque. Car l'appetit est des choses absẽtes & non presentes. Mais il ne leur suffit d'estre douées de cest appetit, qui leur est propre & né en elles, par-ce que son action seroit sans effect s'il n'estoit secouru d'vn appetit naturel, que le foye luy influe comme source des facultez naturelles communes a toutes les parties : & encore de celuy qui est animal ou sensitif, auquel le sens commum donne son departement, & le loge en la bouche du ventricule, qui est organe & instrument de l'appetit, ou il fait la charge qui luy est commise, pour veu que ceste partie soit capable de la receuoir, par sa bõne temperature, conformation & vnion. Ceste bouche du ventricule se trouuant ainsi disposée

exerce sa fonction par le cõcours de plusieurs mouuemens, desquels le premier est l'inanition des parties, luy succede l'atraction des venes, à celle cy la suction de la bouche du ventricule, puis le resentiment de ceste suction, laquelle s'eleue au ciel du sens commun à ce qu'esmeu & excité du mouuement de suction, il reueille la faculté sensitiué, luy trace son chemin, & la guidãr pat les nerfs, luy donne le gouuernement & commãdement sur la place, la renge sous son obeissance, & mette en son debuoir: & lors ceste partie instrumentale faict sa fonction, court à l'aliment qui luy est necessaire pour restaurer ce qui est decheu des parties euaporables tans solides liquides que rapides. Ces moiens de l'appetit ont vne telle liaison, que le manquement de l'vn est bastant pour troubler toute l'œconomie naturelle du viure: & de la surgit vne inappetence, la fin de laquelle est la mort ineuitable de l'hõme. Car de l'innapetence vient le defaut de manger, du defaut vne atrophie & non-nourriture des parties, & de ceste non-nourriture la mort. De la nous faisons ceste resolutionque l'entretien & conseruation de la vie depend du manger, & que sans manger il est impossible de viure. Mais ceste fonction de manger n'est pas vne fonction continue: car il faut du temps & de l'interual pour cuire & digerer la viande, & en

cuiſant la conuertit en vne ſubſtāce conuenable & propre à nourrir, eſtant prealablement attirée & receüe, puis retenüe, & finalement deſchargée dedās les inteſtins, qui ſont les canaus par leſquels elle eſt diſtribuée. Toutes ces actions differētes deſirent diuers momens du temps, elle ſ'entreſuiuent, & ſe fōt les vnes apres les autres, & non en vn meſme inſtant: mais le temps qui leur eſt donné ſe ſuit de prez & ceſt interual eſt de peu de durée, plus ou moins ſelon que la chaleur naturelle à plus ou moins de vigueur, conſomme plus ou moins de la ſubſtance euaporable. Doncques pour reparer l'inanition, que la chaleur occaſionne en la ſubſtance humaine & diſſipable plus que toute autre, il eſt neceſſaire de manger: & pour ce que le dechet d'vne ſubſtance ſi fluide va viſte, la refection doibt aller de meſme pas. Ie ſcay bien que par maladies & accidens l'inappetēce peut eſtre introduite & qu'ils peuuent demolir l'appetit pour vn temps, ruiner & deſtruire les moiens auec leſquels il paruiēt à ſon but, qui eſt la reſtauratiō de ce qui eſt deſcheu de la matiere exhalable. Et qu'ainſi ſoit ſuppoſons n'y auoir aucune inanition és parties, en elles ceſſe l'attractiō des venes, ſi les venes n'attirent, la ſuction du ventricule eſt en repos: car en attirant elles le ſtimulent à faire ouuerture de la bouche partie ſuperieure de l'eſtomach,

& luy donnent le mouuement de ſuction, ceſſant lequel, le ſens commun neſt conuié à luy deferer la faculté ſẽſitiue, à la ſuitte de la quelle eſt l'action, comme à la ſuitte de la cauſe eſt l'effect: & ceſte faculté luy eſtant deniee l'indigence des parties ne peut eſtre reſentie, & en ce cas elles n'appetent, ny ne deſirent l'alimẽt neceſſaire a la vie: ſi que luy defaillant le deſir, il en arriue ce que nous en auons dit, la non-nourriture du corps, bien toſt apres la perte de la vie. Ainſi vous voyes cõme euidemment les mouuemens de l'appetit preſens & reiglez reparent les breſches de l'inanition, & cõme abſens, par vne conſequence infallible, il donnent entrée à la mort. Nous recueillons de ce que deſſus, que la ſubſtance de l'homme eſt diſſipable, & que ſe diſſipant continuellement elle ſe doibt reparer. Que l'appetit qui nous eſt donné à ceſt effect, nous conuie a manger pour viure, & de iour en iour, qui plus qui moins, & chacun ſelon ſa portée. Ceſte façon de viure iournaliere eſt commune à tout ſexe, en tout aage, & perſonne n'en peut eſtre exempté ſelõ le cours ordinaire de la nature humaine. La raiſon y conſent, l'experience nous le fait voir, autremẽt la chaleur naturelle & l'humidité radicale inſeparablemẽt vnies, eſquels la vie conſiſte priuées de leur entretien ſe rendent languides, ſe conſomment & eſteignent

apparemment, & en peu de iours: principalement si la læsion est notable és mouuemens naturels & animaux, à l'aliment pour sa conseruation & restauration : lesquels estãt offensez, il ne peut estre conserué ne restauré: Ie dis offensez grandement, & en sorte que l'appetit soit aboly. Et alors, ou la faculté sẽsitiue est intercepte par vices propres au cerueau, & nerfs deferents: ou elle est transmise & portée, mais non receuë, par autres vices affectez à la bouche du ventricule, ce qu'aduenant le sentimẽt de suction luy manque: ou bien la faculté naturelle & insite ne reueille point l'influente, de sorte que la suction qui est le mouuement de la bouche du vẽtricule, cessant & estant en demeure, les autres fonctions viennent à defaillir soit que la læsion en appartienne à ceste partie organique & luy soit propre, soit qu'elle luy soit communiquee par les parties qui sont au dessoubs d'elle: ou le vice se rencontre en la faculté attractrice des venes: car si elles n'attirent, qui est contre leur particuliere inclination, la concupiscence naturelle ne peut faire ce qui est de son office, & n'entre au debuoir de sa charge: où finalement il n'y à point d'inanition en toutes les parties du corps, & ne se trouue en la substãce des parties, tant solides fluides que rapides aucune diminution ou dechet, contre la loy de nature humaine,

qui ne peut eſtre ſans inanition, puiſque les principes & fondemens de la vie ſont de ſoy, & de moment en moment conſommables. Car la vie meſme, qui eſt vne action, ne peut ſubſiſter en meſme eſtat, & auoir en ſoy vne immutabilité & conſtance. Si doncques l'appetit eſt aboly par les tares vitieuſes, qui peuuent empeſcher le cours naturel des mouuemens qui conſeruent les parties & reparent la perte de leur ſubſtance, il ſ'enſuit que telle abolition ne peut eſtre, qu'elle ne face breſche viſiblement à la vie, & endommage l'habitude naturelle des parties leſquelles n'eſtant maintenues ny reſtituées, certes d'vn ſain & entier eſtat auquel elles eſtoient ſe iettent facilemẽt & ſenſiblement en vn pire, ſ'attenuent, ſ'amaigriſſent ſ'eſteignent & mortifient. Car ſi naturellement, & d'vne ſuitte non interrompue, ſe deperit quelque portion de la ſubſtance, il faut que la reparation ſe face ſelõ la meſure du flus, conſequemment ſans interruption, Et par ces conſiderations nous admirons, & admirans recherchons comment l'Enfant, ſubiect de ce diſcours, viuant ſans boire & ſans manger de puis ſept mois puiſſe ſubſiſter auec ſes fonctions naturelles, vitales & animales, toutes libres, fors celles qui doibuent ſans ceſſe cõuertir l'homme à l'aliment, car les fonctions ſelõ la deſtination des parties prennent leur force

& vigueur de l'aliment, la ſubſtraction duque importe à leur conſeruatiõ & vie. Et neãmoins ceſt Enfant priué de nourriture, par le mãquement d'appetit, vit ſans emaciatiõ, du moins à veſcu iuſques à preſẽt le corps demeurant en ſa plenitude, il court, il va d'vn pied ferme, ioue auec ſes pareils, veille & dort alternatiuemẽt, eſt exempt de douleurs, ne plaint rien que l'on puiſſe remarquer. Et certes ſ'il auoit quelque touche & reſentiment de mal, il ſe manifeſteroit, & vn ieune Enfant comme il eſt, ne pourroit iamais le cacher, ny diſſimuler, Chacun mal porte ſon bouchon & enſeigne: de ſorte que ſi l'Enfãt ne mãgeoit ny ne beuuoit point pour raiſon des vices appartenants ou aux facultez, ou à l'organe de l'appetit, ils ſe donneroient à cognoiſtre par leurs propres ſignes & effects, comme le feu par la fumée, lueur & chaleur. Mais quoy? eſt ce de neceſſité que pour viure ſuiuant le cours ordinaire & loy immuable de la nature, il faille que l'homme boiue & mãge de iour en iour, & qu'il ne puiſſe ſans mourir ſe paſſer de boire & mãger quelque ſuitte non de iours, mais de ſepmaines, de mois & dannées; Qu'il ne puiſſe par quelques iours viure ſans aliments, & qu'il ny aye des cauſes naturelles de cela, il n'en faut aucunemens doubter: & cela ſe voit tous les iours en pluſieurs, qui ſ'abſtienne de manger volon-

tairement s'il son sains, & non volontairemēt s'ils sont malades: mais de passer, tant en santé que maladie plusieurs sepmaines, mois & années sans nourriture, il ne se peut naturellement, puis que c'est vne loy naturelle commune à tous hommes, qu'il faut manger & boire de iour en iour pour viure. Son estre ne peut permettre le contraire, son entrée au monde y repugne tout ce qui est cōsiderable au corps humain le reduisent à ceste necessité. La volōté en l'homme peut beaucoup, mais elle n'à le pouuoir de franchir & rompre les barrieres de la nature humaine. Celuy qui seroit si osé d'attēter le cōtraire, appelleroit Dieu au combat, s'opposeroit aux de terminations du Ciel, & de ce souuerain architecte, qui à donné aux choses par luy crées la proprieté de leur estre, & les à destinées par vn ordre reiglé à ce qui est de leur fonctions: Elles viuent, se mouuent & agissent comme il l'à voulu. Mais voyons ceste necessité de manger & boire és choses qui se considerent au corps humain. Hippocrates les a reduictes en trois, en la substance, facultez & actions. Nous l'auons cy deuant assez faict recognoistre en la substance solide & fluide de laquelle sans intermission & relache se va tousiours deperissant quelque parcelle, puis que sa chaleur principe de vie agit sans cesse, & agissant consomme tousionrs la chose

contre laquelle ſa force eſt employée, de ſorte que ſi par la prouidence de la nature ceſte perte n'eſtoit reparée inceſſãment, l'indiuidu ſ'aneantiroit, & iroit le grand galop à la fin: mais pour-ce qu'en la ſubſtance du corps humain, la diſſipation à eſté euidente, & qu'à faute de nourriture les parties tant ſolides que liquides ſe recognoiſſent euaporables, & que nous auons paſſé ſoubs ſilence le flus prompt du troiſieſme principe de ſa ſubſtance, qui eſt des eſprits, auant que d'entrer en la cõſideration des facultez & actions, il fault en toucher vn mot.

Les deux premiers principes conſtituans la ſubſtance eſtoient les membres ſolides & les humeurs, le tiers ſe reſout és eſprits, & en eux nous pouuons voir clairement vn flus tres-veritable, pour raiſõ duquel l'homme eſt neceſſité de boire & manger, la demonſtration en eſt facile. Car plus vne choſe eſt vaporeuſe & d'vne plus tenuë matiere, tant plus toſt elle ſe diſſipe: ores eſt il que l'eſprit eſt vne ſubtile vapeur exprimee du ſang, eſprit qui au foye eſt naturel, & ſert de matiere, cõme nous l'auons dit cy deuant, au vital, lequel tenant ſon ſiege au cœur, diſtribue par les canaus arterieux la chaleur qui viuifie les parties, & ce vital eſleué iuſques aux ventricules du cerueau, ſert de matiere à l'animal. Ce dernier loge au dongeon & plus eminent lieu de l'homme, faiſant ſa re-

veuë & departement par les nerfs tant motifs que ſenſitiſs, rend toutes les parties capables de mouuement & ſentiment :ſoit de l'un ou de'lautre des eſprits, la ſubſtance eſt aërienne car l'air meſme externe faict partie de ſa ſubſtã ce, c'eſt vn corps ſubtil & tenue, partant for- prompt à ſeuaporer, qui pour eſtre maintenu a beſoing dune prompte reſtauration. Contemplez auec moy que la neceſſite de les reparer ſubitement vient de leur generation, & du moyen que la nature en à donné Car l'eſprit eſt vn extraict du ſang, le ſang eſt vn extraict de l'aliment & la vie eſt continuée, conſeruee & maintenuë par la nouriture iournaliere, que l'eſtomach premier inſtrument de la nutrition luy donne, par-ce que l'aliment eſt la matiere du ſang, & le ſang matiere de l'eſprit, c'eſt vne ſucceſſion perpetuelle, laquelle eſt ſans repos & interual. Voila comme l'homme eſt obligé à mãger & boire pour la generatiõ & conſeruation des eſprits, la ſubſtance deſquels eſt plus que toute autre diſſipable. Aduiſons finalemẽt comme les facultez & actions auſſi bien que la ſubſtance ſont conſiderables au corps humain, deſirent & aduouent, ceſte neceſſité de manger pour viure. Nous frapperons dune pierre deux coups: car ſi nous la faiſons paroiſtre és facultez, puis que les actions en ſont les effects, ceſte neceſſité ſe fera remar-

quer en tous les deux ſoubs la faueur des raiſons qui leurs ſont communes. C'eſt choſe recogneuë que les facultez ſont diuiſees en trois en la naturelle, vitale & animale, & chacune tient ſon eſtre de l'ame, & en deriue comme le ruiſſeau de ſa ſource. Ceſte ame à ſon eſgard eſt vnique, toute en tout, & en chacune partie toute, mais elle eſt douée de pluſieurs facultez pour luy ſeruir en actions diſtinctes & differentes. Car la naturelle à ſon throſne au foye, & preſide à la nutrition, accroiſſement & generatiō. La vitale à le ſien au cœur, & luy appartiennent les motions vitales, par leſquelles elle donne non la nourriture, non le ſentiment ou mouuement, mais la vie, qu'elle defend & affranchit de toute corruption & pourriture. L'animal a pour ſon palais le cerueau, & luy ſont les puiſſances & actions ſenſitiues, motiues & intellectiues aſſeruies & aſſubiecties.
Tandis que l'homme à l'vſufruit de la vie, toutes les facultez ſont en exercice, l'ame ne les tient oyſeuſes, & ne peuuent eſtant commandées par vne dame abſolue eſtre ſeruantes inutiles. Elles doncques ſe communiquent par le miniſtere des eſprits naturel, vital & animal, en toute l'eſtenduë des parties du corps humain, & n'y à que l'aſſiſtāce des eſprits, qui leur donnent cours. Que ſi les eſprits reparables de momēt en moment, à raiſon de leur tenuité

& ſub-

& substance aërienne, manquent de nourriture commẽt feront ils leur office ? & s'ils defaillent, ou en seront les facultez ? qu'els effectz en tirerez vous ? partãt l'integrité & maintien des actiõs demeure par la substraction de tout ce qui peut empescher, ou endommager les facultez : & celles cy sont en leur debuoir portees de leurs esprits determinement aux parties, qui sont organes de leurs fonctions, & pour rendre ce seruice actuel & ordinaire, il faut que les esprits soient nourris cõtinuellement, afin qu'ils puissent suffire à vne continuelle operatiõ, telle qu'est celle de la nutrition, laquelle dure sans cesse, & s'embesongne iusques au iour final de la vie. Que si le corps s'en peut passer la duree de quelques iours il ne faut l'estendre à des sepmaines, à des mois, à des annees, mais l'experience en ce ieune Enfant fait voir le contraire, car il y a sept mois qu'il vit sans boire & sans mãger au veu & sçeu de tout le mõde. Or puis que c'est chose de laquelle il faut aussi peu doubter que du iour en plain midy, voiõs quels sõt les moyẽs de le cõseruer & tenir en vie sans aliments. Ie dis que cela estãt, & rien ne se faisant sans cause, qu'il y doibt auoir vne cause vraye de ceste inappetence & continuation de vie sans nourriture. Mais d'où la tirerons nous ? sera-ce des causes naturelles de l'inappetance ? comme de l'ab-

ſtraction du ſens cõmun, par quelque violant object: Où de l'empeſchement des facultez, par le defaut des eſprits: Où de l'ntemperie, mauuaiſe conformatïon, ou ſolution d'vnité en l'organe de l'appetit: Où de l'obſtruction des venes: où de la repletion du corps en toutes ſes parties. Non, & toutes choſes bien & deuement examinees ne peuuent admettre ceſte priuation de nourriture au corps humain, ſans vne notable læſion de la ſanté & de la vie. Car les cauſes manifeſtes qui introduiſent l'inappetence endommagent & ruinent les fonctions des parties, voire mettent fin à la vie ſi elles ne ſont retranchees, combatues & ſurmontees auec beaucoup de ſoing & d'induſtrie, & certes ſi l'entretien de la vie depend de l'aliment, la priuation du manger & boire eſt vne aſſeuree voie à la mort. Et outre ce, ſi la vie conſiſte en chaleur & humidité, & ces deux des le premier abord de la vie ſe vont cõtinuellement cõſommãts, & qu'il n'y aye autre moyẽ de reparer le dechet que par le manger & boire, il ſ'enſuit à faute de ceſte refectiõ continuelle, cõme le dechet en eſt continuel, que l'homme en peu de temps perde l'vſage de la vie. Nous auons ſuffiſammẽt eſclarcy ceſte matiere au progres de ce diſcours, il eſt doncques neceſſaire en la recherche de la vraye cauſe, de ſe ietter entre les bras d'vn

ſubiect plauſible, auquel noz eſprits ayent le contentemẽt d'acquieſcer. Ceux qui ont creu que l'on peut viure ſans boire & ſans manger vne longue traitte de temps & neãtmoins ſans la limiter, penſent leur opiniõ eſtre fermemẽt eſtablie quand ils mettẽt en auant que la chaleur naturelle peut eſtre petite, l'humeur radicale abondãte, craſſe, denſe, & viſqueuſe, & en vn ſubiect de tẽperament froid, & qui pour ce reſpect reſiſte d'autant plus à la qualité conſommante de la chaleur, d'abondãt qu'il peut ſe rencontrer vne grãde quantité de phlegme qui aura pouuoir d'emploier la vertu & l'efficace de la chaleur naturelle, & l'ẽtretenir ſans beſoing d'autre nourriture vne longue eſpace de temps. Voions par le menu ce qui en eſt. Si la chaleur eſt ſuppoſee petite, d'autant en eſt elle plus toſt diſſipee: & ſi elle va touſiours ſe minant quelque peu d'autãt plus toſt veut elle eſtre reparee, ceſt la raiſon qui à induit Hippocrates recognoiſſant la chaleur eſtre petite au decours de l'aage de conſeiller aux vieux de faire plus de repas que les ieunes mais petits. Car pour la modicité de la chaleur ils ſont incapables de beaucoup de nourriture, la quantité de laquelle la pourroit eſtouffer, tout ainſi qu'vn petit feu ſ'amortit par vne trop grande charge de bois où qu'vne lampe, quãd la meſche eſt vſee, ſ'eſteint ayſement ſi on luy don-

ne trop d'huille. Si la chaleur disent-ils est languide, & l'humeur tant radicale que acquise est abondante, ceste abondance pourra de soy entretenir longuement ce feu consommant & donnera subject de se passer de tout autre nourriture par vn long interual: mais si leur intention est de parler de l'humeur radicale, ils se mescōtent: car la chaleur & l'humidité radicale ne font qu'vn corps & en ce corps indissolublement vnies, & si la chaleur est petite l'humidité le sera aussi: la mesure de l'vn est la mesure de l'autre. Si leur desseing est de se tourner du costé de l'acquise, & l'aduouer pour entretien de la chaleur, ils ne se trompent pas moins: car telle humeur acquise est extraicte de la nourriture, si doncques vous la retrenchez, l'humeur acquise ne peut subsister: estāt la source tarie le ruisseau demeure sec. Ils se donnent cariere quād ils disent que l'humeur de laquelle se repaist la chaleur, peut estre glueuse & espesse; mais si cōme ils disent, & nous le recognoissons auec eux, ell' est inuisible, elle ne peut auoir l'espesseur qu'ils ont imaginee. Les corps des flambeaux cœlestes sont visibles, pour ceque ce sont les parties plus denses de leur Ciel. Si doncques la densité se rencontre en ceste humeur, elle deburoit estre visible, & quoy qu'elle soit diffuse & vnie à toutes les parties du corps humain, toutesfois tel

espanchement n'est visible, & ne tombe soubz le sens de la veuë: Aussi est-ce vne substance subtile & vaporeuse, & qui n'est denommée huïlleuse & onctueuse, qu'à la comparaison de l'huille & graisse, qui sont matieres inflammables & combustibles, esquelles la chaleur n'est qu'accident, mais la chaleur en l'humeur radicale est vne substance, de laquelle Hippocrates entend parler quand il dit, que ceux qui croissent abondent en chaleur naturelle, & veut monstrer que ceste chaleur fait paroistre plus particulierement sa vertu & efficace en vn subject vaporeux & humide mais ce subiect est inseparable de la chaleur, & leur accouplement indissoluble, ne faisans qu'vn corps, & quoy que diuisement ils puissent estre cõsiderez par discours & abctraction, si sont ils en effect vns, & vnis conioinctement, ensorte que iamais ils ne se quittent que par l'extinction de l'vn & cõsomption de l'autre & en vn mesme instãt: car tãt que la chaleur est en la matiere & que la matiere est accouplee à la chaleur, la mort ne trouue à se placer. A l'aduãture qu'il se trouuera quelque tẽperament froid, auec lequel l'humeur radicale sentira moins l'efficace de la chaleur, i'y cõsens: mais ie dis, que cela ne peut empescher l'action continuelle de la chaleur en son humeur naturelle, puis que ce feu n'est iamais oysif, & qu'il va tousiours se con-

ſommant & l'humeur naturelle auec luy: Et ce conſideré, Seneque diſoit qu'en naiſſant nous mourons. Et puis le temperament froid, qni n'eſt que qualité, peut bien rendre les actions des parties languides & engourdies mais elle ne peut empeſcher le cours de la chaleur naturelle, ny le flus de l'humidité radicale. Bien eſt il vray, que ceſte chaleur peut eſtre d'autant plus affoiblie, que le temperament ſe trouue plus froid: & ſi nous ſuppoſons vn temperament froid auec exces, à Dieu la chaleur naturelle: ce feu & eſprit de vie ſ'eſteint & amortit, comme nous en auons l'experience en ceux qui par la rigueur du froid, meurent tranſis & gelez: & les hommes au declin de l'aage & extreme vielleſſe, refroidis par leur complexion de meſurement froide, ſont bien toſt eſteints & conduits au dernier periode de leur vie. Ce qui ſuit & qu'il penſent eſtre à leur aduantage a moins d'apparence de verité, que tout ce que deſſus: que le phlegme aſſemblé en quantité puiſſe ſans renouuellement de nourriture entretenir vn long temps la chaleur & humidité radicale, ils ſ'abuſent fort car ſi par le phlegme ils entendent la partie du ſang plus cruë, & qui peut eſtre perfectionee és venes & parties tandis quelle poura acquerir ceſte perfection, & que de fait elle ſera conuertible en vne ſuſtance conuenable à l'humi-

dité naturelle, la vie poura ſubſiſter ſans reprinſe d'alimentz: mais le terme ſera court, car la chaleur naturelle des parties par ſa vertu coctrice produict ceſt effect inceſſamment, & en la diſette de nouuelle uourriture ſe ſert de ceſte matiere qui eſt alimentaire. Si par le phlegme ils ſont recogneus parler d'vne matiere purement excrementeuſe, comme de celle qui tombe du nez en gouttes d'eaue ou de la morueuſe, ou de la vitree, ou de celle qui à forme de plaſtre leur dire eſt ſans fondement: car telle pituitte ne peut iamais eſtre alimentaire, & ne peut par aucune conuerſion auoir de la conuenance à la matiere de laquelle elle doibt eſtre aliment: deſorte que la chaleur naturelle n'en ſera iamais fomentee, ains ſeruira à la demolir & amortir.

Leur creance n'eſt en rien fortifiee par le denombrement de quelques animaux, qui muſſez aux cachotz de la terre, viuent tout vn hyuer ſans receuoir aucune nourriture, demeurans tout ce temps la ſtupefiez & endormis: ainſi le teſmoignent pluſieurs: mais ie ne ſçay ſ'ils ſont croiables aux animaux perfectz, cela eſt plus faiſable és inſectes, qui n'ont pour principes de leur vie & generation, qu'vne chaleur externe agiſſant en vne matiere impure. Mais poſons qu'il y en ayent, qui ſans aucun aliment viuent vne ſuitte de ſepmaines, ou de

mois, pouuez vous inferer de la, qu'entre les hommes il y en aye aussi qui priuez de toute nourriture, puissent couler beaucoup de sepmaines, de moys & d'années en vne integrité de vie & de fonctions humaines, par la puissance des causes naturelles. Ie ne puis entrer en cest aduis: parce que tous ces animaux, desquelz ilz nous parlent, ont cela de leur propre nature, de viure & pouuoir viure vn long temps sans qu'ils ayent besoing de repaistre & determinement en la saison qui leur est precise: cest vne proprieté de leur espece qui est generale & commune à tous ses indiuiduz. Il n'en va pas ainsi parmy les hommes. Dieu ne les à doués en les creant de ceste condition, qu'ils puissent passer beaucoup de iours sans nourriture, il leur à conferé vne substance dissipable, car telz sont les principes de leur generation, la semence & le sang maternel, & la chaleur & humidité radicale qui en sont exprimée n'ont pas plus de priuilege: car le produit prent la nature du produisant. De la vient la necessité de boire & de manger en l'homme il faut qu'à la mesure de la dissipation de sa substance la reparation se face, autrement la mort luy est certaine. C'est vne loy à laquelle tout autant qu'il yà d'hommes, sont asseruiz, & nul n'en peut estre naturellement dispensé. Aussi ce qui conuient à vn indiuidu selon son

espece, il conuient vniuersellement aux indiuiduz de ceste espece. Or de viure sans manger & sans boire, n'est de la nature de l'espece humaine ainsi nul des hommes n'a ce priuilege de sa nature & ne luy peut appartenir par les causes naturelles. Pour resolution, la raison & l'experience nous portent à croire, que si en l'espece humaine, il s'en truue vn qui viue sans boire & sans manger, que là cause n'est point naturelle, ains surnaturelle: & que viure plusieurs sepmaines, moys & années, la santé n'estant point interessee, ny les actions animales & vitales, ny les naturelles en la plus part endommagees, il faut qu'il y aye vne suspension de la qualité consommante de la chaleur, & vne maintenue de l'humidité naturelle en vn estat sans dechet. Car si ceste suspension n'est point, la nature demeure en ses marches naturelles, & à faute d'aliment le corps perd sa force: sa substance s'euapore, la peau se couure de rides, s'attache aux os, tous les membres se desseichent, & sont saisis d'vn marasme mortel.

Nous acquiesçons doncques à la suspension, & l'establissant nous sommes à l'abry de tout doubte. Les Theologiens la tiennent, & la soubmettent à la toute puissance de Dieu, elle se verifie par infinis exemples qui ne sont subiects à conterolle. C'est à luy seul à qui il appartient de rompre le cours ordinaire de la nature

il faict remonter les eaues contre leur ſource, ſepare du feu ſa qnalité bruſlante, arreſte le Soleil au milieu de ſa courſe, change les eaues en ſang & en vin, & qui malgré la priuation rend aux Aueugles la veuë, aux ſourds l'ouye, aux muets la parolle, aux morts la vie. Auſſi peut il ſuſpendre l'effect de la chaleur naturelle, & faire que l'humidité radicale ne ſe conſomme point en l'homme & tout autant de temps que ſa toute bonté le vouldra permettre, ſans qu'il ſoit beſoing de viures pour le conſeruer. Mais ceſte voye eſt extraordinaire, ceſte façon eſt retiree du cours commun des cauſes naturelles. Ie ne veux meſtẽdre dauãtage en ce ſubiect ny ne veux en courir le reproche d'eſtre ſorty des termes de ma profeſſion. Il me ſuffit vous auoir repreſẽté, que le corps humain ſe mine & conſomme de moment en momẽt: que la ſubſtãce diſſipee veut eſtre reparee par la meſme meſure du temps: Que ceſte neceſſité de manger & de boire à eſté verifiee en tout ce qui eſt cõſiderable au corps humain en la ſubſtance, facultez & actions: Que ny la foibleſſe & petiteſſe de la chaleur naturelle & humeur radicale, n'y l'eſpeſſeur imaginaire de ceſte ſubſtance, ny l'aſſiſtãce d'vn tẽperament froid, ny l'amas d'vn phlegme ne peut empeſcher laction de la chaleur en ſoy meſme: & que pour ſa diminution continuelle il faut vne reſtauration

non interrompuë. Et ensuitte de ce, nous concluons, que par les causes euidentes & naturelles la vie sans aliments ne peut subsister: ains que par aliments elle doibt estre continuee. Ceste loy est telle que Dieu la imposee à la nature de l'homme, elle est inuiolable, cest vne necessité qui ne se peut rompre ny forcer. Et partant voir vn enfant de dix ans auoir vie, & fermeté en ses actions, depuis sept mois sans manger, sans boire, sans rendre aucun excrement, sans emaciation, sans apparence de maladie, est vn effect du tout hors de la nature des hommes, & dependant d'vne cause extraordinaire & surnaturelle. Ie m'attens bien que ce discours: qui s'eschappe pour voir le monde, & m'a esté tiré pour seruir à mon amy, qui desiroit l'enterinement de sa requeste, sera examiné & possible contredit: Ie n'en seray ialoux n'ayant rien qui m'affectionne & touche plus viuement, que de voir la verité des choses recognuë en vn subiect plein d'admiration, & auquel la puissance du Souuerain Createur est manifeste, qui pour sa gloire se dispense, quand il luy plaist, de l'ordre qu'il à estably en toutes les choses crees.



SECOND DISCOVRS DE L'INAPETENCE.

LORS que mõ diſcours de l'inappetẽce ſur le ſubject d'vn Enfant de Vau-profonde cõfins de Sens, fut mis ſoubs la preſſe, deſia ſept mois ſ'eſtoient eſcoulez, pẽdant leſquels luy, qui n'auoit encore attaint l'an dixieſme de ſon aage, ſ'eſtoit cõſerué en vie ſans boire, ſans mãger, ſans rẽndre aucũ excremẽts. Nous auons tenu cela pour vn grãd merueille, mais ce qui nous le faiſoit admirer d'auãtage. eſtoit l'integrité de ſes actions, & embonpoint des parties ſans apparẽce d'emaciatiõ. Enuiron ce tẽps la l'Enfant fut mené à Fontaine-bleau, pour le faire veoir au Roy & à la Royne. Au retour pour-ce qu'il fut ramené en charrette & rudoié de hoquets, il ſe trouua foible, s'alicta & deſiſta de marcher, demourant touſiours en ſon inappetence, & ſans dechet de ſa premiere habitude. Vers la feſte des Roys en l'annee preſente il ſe recognut plus ferme, cõmença de ſe leuer & ſouſtenir, chemina mais courbé, cõme il aduient à ceux qui arriuẽt à vne vieilleſſe caduque, par la foibleſſe des eſprits & declin de la chaleur naturelle. I'eſtois reſolu de le veoir ſur le lieu, pource que i'en auois eſcrit ſous l'aſſeurãce que m'en dõnerent perſonnes dignes

de soy qui tous estoiẽt tesmoings oculaires, ne s'estẽdant lors ma curiosité pl9 outre. Et pource qu'allant sur le lieu ie ne pouuois luy dõner plus de trois heures & que ce tẽps me sembla trop court pour le bien recognoistre, i'aduisay par l'entremise de mes amis de le faire venir en ma maison auec la plus grãde douceur que faire se pourroit, ie l'ay eu par ce moyẽ le vingt & vingt & vniéme de Mars. Le iour qu'il arriua estoit dedié à vne foire annuelle, fut conduit sur le lieu, & de la descend chez moy: Et pource que ayant pris sa nourriture au village peu frequenté, & proche d'vn bois, son humeur parmy ceux qui luy sont incogneuz se trouue vn peu rude & sauuage, pour l'appriuoiser ie luy dõne quelques bagatelles & amusements de petits Enfãs, & par ce moyẽ ie gaignay sur sa rusticité & nature agreste vn peu de priuauté. Ayant aduis, qu'aux ouuertures que lon luy faisoit de boire & de manger il se piquoit fort, ie dõnay ordre que lon ne luy en parlast point, cependant ie le considere curieusement me familiarise auec luy autant que ie puis, & fais en sorte que ie le rẽd pl9 maniable & moins farouche. Chacun est desireux de le veoir, & la foule l'importunoit & la refuyoit. Et pource qu'il me sembloit auoir du contentement quãd on luy faisoit veoir quelqnes ioliuetez, ie le fis cõduire en vne maison assez proche de la mienne

&quasi en front, ou se faisoit monstre d'vne fontaine artistement elaboree, garnie de pompes forcees, tuiaux, cuuettes, bassins figures, roues mouuantes, ressorts a plusieurs effetz. La luy fut dõnée vne place, de laquelle il pouuoit a son aise auoir la veuë entiere de ceste ingenieuse machine. Il s'y entretint fort long temps, iusque a ce que la nuict venue, se resentant de quelque lassitude, il est ramené en ma maison, s'approche du feu, demeure assis quelque temps, & apres vn peu de relache il demãde le lict: iusques a la il n'auoit sillé les yeux ny en chemin, ny depuis sa venuë. Il se couche dort & repose doucement, on le veille pour recognoistre ce qu'il feroit en dormant, il demeure quoy iusques à ce que la nuict passee & le iour venu il se reueillast de soy-mesme, demanda a se leuer & aprier Dieu. Scachant qu'il estoit esueillé, i'ẽtre en la garderobe en laquelle il estoit, ie le voy, le touche, parle a luy, le trouue assez gay, & auoit contentement du repos de la nuict, ie luy fay apporter vne chemise desirant de le voir & obseruer nud, il ne la refuse point, despouille la sienne franchement endosse celle que ie luy fais donner. En sa nudité ie le touche par tout, ie prens garde à toutes les parties du corps, ie n'y trouue que redire, toutes se trouuẽt bien formees, reuestues de chair & sans amaigrissement. Ie porte la main sur la

poictrine & ſur la region du cœur i'en ſens le battement ferme & bien reiglé, ie touche les arteres, le poux ſe trouue bon, ie l'auois ia manié pluſieurs fois & recogneu eſgal en ſon eſleuation & depreſſion, dilatation & contraction La langue ſe trouue aſſez coloree, le flair inſipide les dents ſans craſſe, la face en ſon tout recommandable le frõt haut & large mediocrement, les ioues remplies, les yeux brillans mais noirs, & vn peu enfoncez, ſon regrad eſt vn peu triſte & farrouche, mais enuiſagez le pere, & vous iugerez que ceſt vn rapport de ſes yeux, le nez paroiſt bien formé, & ha vne eminence de beauté ſur les autres parties de la face, la bouche eſt petite, les leures ſont aſſez colorees encore que tout le viſage ſoit bleſme, le mantõ tient du poinctu & du rond, la teſte eſt couuerte mediocrement de cheueux. Certes l'Enfant eſt vn ſubiect abmirable, l'eſtat auquel il ſe voit du tout merueilleux, & ſa vie ſans boire & ſans manger plus que merueilleuſe, ayant deſia ſain & dru franchi pluſieurs mois de ſon inappetẽce. Ceſte conſideration a fait, que i'ay creu ce premier examẽ deuoir eſtre ſuiuy d'vne ſeconde reueuë. I'obtins doncques du Pere de l'Enfant, qu'il me ſeroit ramené es feſtes de Paſques, ce qui ſ'effectua, & lors le Pere fut ſeparé de l'Enfant, il couche ſeul, & l'Enfãt à cela que la ſolitude ne luy apporte point de crainte.

Ie n'eu pas moins de ſoing de le conſiderer que la premiere fois, lors il me ſemble plus ferme, moins courbé & moins rude. Son humeur eſt fort enfantin, auſſi a il les impreſſions & affections d'enfant, il ſ'offroit a benir la table, & y eſtoit porté de ſon propre mouuement, nous voioit boire & manger, ſans faire demonſtration que cela luy depleuſt, reſpondoit aux interrogations qui luy eſtoient faictes, s'entretenoit de bagattelles, formoit des demandes ſur les obiects qui ſe preſentoient à ſes yeux, alloit & venoit de chambre en chambre, deuiſoit auec mes domeſtiques. Ie l'ay encore eu en ma maiſon deux autres fois, aux feſtes de Pentecoſte & autant de temps que la premiere & ſeconde fois. Ie le trouuay ceſte troiſieſme plus droict, plus ferme & plus fort qu'au parauant, mais il ne me ſembla poinct que le corps eut pris aucun accroiſſement, ains eſtoit retenu en vne meſme grandeur & groſſeur ſi eſtoit il plus prompt à cheminer & faiſoit veoir qu'en beaucoup de choſe il eſtoit amelioré, la memoire ne luy manquoit point des noms de mes domeſtiques, car il ſe reſouuenoit & diſcernoit fort bien les anciens qu'il auoit veu des nouueaux. Ils s'eſtoit rendu plus priué, & pourueu que l'on luy promit quelque choſe, il ſe laiſſoit mener ou l'on vouloit ce qui me donna plus de plaiſir, fut le maniment d'vn miroir, il ſe

voioit

voioit dedans & cherchoit au derriere ce qu'il voyoit en la glace, & auec vn petit baston qu'il y faisoit passer s'essayoit de toucher la forme representee. Vn de noz Chirurgiens le mena en sa maison, il luy fait voir son Cabinet, manier quelques ferremens à vifs il les desassembla, puis les remit en leur premiere forme assez industrieusement. La derniere fois que ie l'ay eu chez moy & veu, fut en Septembre dernier & les premiers iours du mois. Vn gentil-homme qui estoit à Sens, pour affaires qui regardoient Monsieur le Conestable, desiroit le voir, & soubz la promesse d'vn plumache alla en son logis auec luy, & ou il voulut: aussi ie le trouuay tout redressé, plus ferme sur ses pieds & plus vif. Ie sçay bienque toutes les fois que ie l'ay eu, que le tẽps de son seiour en ma maison, s'est passé sans boire, sans mãger, sans desir & sans rẽdre aucuns excremẽs: & quans ie l'ay eu en quelque part qu'il allast on me rendoit bon compte de ses deportemens. Ie ne puis aussi me defier de son absence. Car il n'y a personne de Vau-profonde ou du voysinage qui ne tesmoigne son abstinence totale, cessation de boire & de manger & de reiections d'excremens de puis dix-neuf mois. Ie croy que ceste curieuse recherche que i'en ay faicte, donnera subject a ceux qui ne l'ont veu, d'adiouster foy a ce discours qui ne peut estre que veritable,

ayant pour caution infinies personnes & mon honneur qui m'est autant, voire plus precieux que la vie. Mais ie ne puis passer soubs silence que toutes les choses que i'ay obsseruees, celle qui est la plus remarquable, qui me rauit le plus est le sommeil, en luy esgal & conforme & en duree & au temps, à celuy duquel son saisis ceux qui conseruent leur vie auec le boire & le manger: & ce rauissement est fondé sur la nature, proprietez & causes du sommeil, qui est vne affection en laquelle les fonctions sensitiues & motiues, la respiration exceptee sont discontinuees & intermises. Et pource que ces fonctions depẽdent des facultez, & que les effects ont vn mesme principe que leurs causes, estant le cerueau le siege & le principe des facultez animales, il l'est consequẽment des fonctions: de la nous inferons que le sommeil, qui donne relache & intermission aux fonctions animales, appartient au cerueau. Or ce qui nous tire en admiration, regarde principalement la cause efficiente du sommeil. Tous aduouent que c'est vne vapeur extraite de l'aliment, laquelle s'esleue au cerueau, ou s'espaississant par la froide complexion de ceste partie, lie, garrotte, arreste les esprits & les rend immobiles, empesche leur influẽce comme feroit vn gros & espais nuage les clairs rayons du Soleil, iusques a ce que ceste vapeur soit attenuee & dis-

ſipee, leur eſtant la liberté de ſe gliſſer & reſpandre par toutes les parties reſtituée. Suppoſant la vapeur eſtre cauſe efficiẽte du ſommeil, & qu'elle procede de l'aliment, puis que l'Enfant duquel il ſ'agit ne boit ny ne mange, il n'y peut auoir de vapeur de la part de l'aliment, & ceſſãt laquelle le ſommeil doibt ceſſer, qui eſt vn effect, l'eſtre & conſeruation duquel depẽd de la vapeur, comme la pluye des vapeurs, qui ſ'eſleuent en la moyenne region de l'air. Auſſi le ſommeil nourriçon de la vapeur, ainſi quelle eſt fille de l'aliment ne peut ſubſiſter, ſi l'aliment vient à manquer a la vapeur, & la vapeur au ſommeil. Ores eſt il que l'Enfant, ſubiect de ce diſcours, vit ſans boire & ſans manger, & partant ne ſ'engendre en luy ceſte vapeur, qui eſt productrice du ſommeil. Mais paſſant outre & ne nous arreſtãt à ceſte cauſe commune, diſcourons d'vne autre qui giſt au reflus & retour des eſprits & de la chaleur influente vers les parties internes. Car en ce retour, le ſommeil interuient qui dõne repos aux fonctions animales, iuſques a ce que les eſprits diſſipez par veilles, ou par quelque grand trauail, ſoient par la conuerſion de la nature agente vers l'aliment reparez, & en telle quãtité accreus, qu'ils puiſſent ſuffire aux operations animales: operations qui ont de l'intermiſſion, & ceſſent pour vn temps: parce qu'elles ne ſont fomentees, ny

entretenues de leur propre trauail. Il ne leur en va pas comme aux fonctiõs naturelles, car celles cy trauaillent sans interruption & relasche, d'autant qu'en ceste action continue, elles se preparent l'aliment, qui les fomente & maintient. Aussi la fin pour laquelle le dormir à esté donné à l'homme, est à ce que resueillé, renouuellé & renforcé d'espris, il puisse commodement effectuer ce qui est du debuoir des fonctions animales. Nous recueillons de cecy, qu'en la retraction des esprits, intrusion & conuersion de la chaleur vers les parties internes, l'aliment doibt seruir de matiere, pour la regeneration & restitution des esprits dissipez, desorte que la carence & priuation de l'aliment rend la perte des esprits irreparable: consideré, que leur reparatiõ deriue de ceste source, comme le ruisseau du bouillon de la fontaine. Et partant l'Enfant duquel nous parlons, par le defaut de l'aliment, est incapable de ceste regeneration & renfort de nouueaux esprits. Et si la retrocession & renuoy au dedans tant des esprirs que de la chaleur se faict en luy, & que les parties externes soient abandonnees de leur assistance, qu'en peut il reussir, puis que le subiect qui est l'aliment sur lequel ils se doibuent employer, ne s'y rencontre pas? si tant est que la vapeur qui doibt reialir de l'aliment ne soit point, pource que cestui-cy manque, les

eſprits auſſi qui n'abandonnent les parties externes, que pour la coction & perfection de l'aliment, n'auront ceſte reſaillie pour l'effet d'vne choſe qui n'eſt point: autrement ceſte action n'a ny but, ny fin, & nature contre ſon cours feroit vne choſe ſans deſſeing. Ores eſt-il qu'elle a pour but la perfection & coctiõ de l'aliment, afin d'en tirer la vapeur, laquelle groſſie & condenſee introduit le ſommeil, & à ce que de ceſte meſme matiere elle produiſit nouueaux eſprits, leſquels apres l'interruption du ſommeil & reſolution de la vapeur, puiſſe ſe couler libremẽt & ſans obſtacle vers les parties detenues en repos pour l'accompliſſement de leurs fonctions. Tant y à que toutes ces choſes conſiderees, il ſe veoit que cette petite creature non alimentee, n'a rien en ſoy qui puiſſe exciter le ſommeil reiglé & naturel, puiſque la matiere & les moyens luy manquent, & que naturellemẽt rien ne ſe faict de rien. Si ce n'eſt que l'on voulut imaginer vne euaporation, qui ſeroit non de l'aliment, ny de la retroceſſion des eſpris la chaleur, ains du ſang laquelle donnaſt eſtre au ſommeil, mais telle imagination ſeroit ſans fondement. Car ſi le ſang s'euaporoit n'eſtant reparé par la nourriture, depuis dix-neuf mois & plus que l'Enfãt en eſt priué, que la faculté appetitiue eſt abolie, il fuſt du tout exangue & aride. Ie dis plus, qu'il n'auroit

peu ſubſiſter, n'ayant rien en ſoy qui peut le maintenir. Car en fin tout corps qui s'euapore, s'il n'eſt reparé, ſe deperit & vient à neant. Ores ſ'eſt-il conſerué, du iour qu'il a ceſſé de boire & de manger, plein, charnu & ſans emaciation, vit auec les fonctions ordinaires, dort & ſommeille à la meſure des autres, n'eſt point arreſté ny attaché au lict, & preſentement eſt tel qu'il eſtoit des l'entree de ſon inappetence. Voila en fin ce que nous auons remarqué en lui & obſerué, & tenois auec ſubiect ce merueille fort grand. Auſſi pouuons nous dire que tout eſt en luy outre le cours ordinaire de la nature humaine, & que c'eſt vn effect qui appartient à vne cauſe ſurnaturelle, comme i'en ay faict aſſez bonne preuue en mon premier diſcours. Ie me fermerai icy ſans entrer en vne plus longue eſtenduë de parolles, me contentant d'auoir ſatisfaict à la curioſité & au deſir de ceux, qui ont ſurmonté la volonté que i'auois de ne publier ceſte mienne obſeruation: ſi ell'a du merite, & qu'elle puiſſe eſtre vtile l'obligation de me l'auoir extorquee leur en ſera deuë.



TROISIESME DISCOVRS DE L'INAPPETENCE.

TOVT ce qui est rare prent prix de l'estimation des hommes, & les esprits curieux font cas des choses peu communes, mesprisent & denigrent les vsuelles & frequentes. Si c'est chose ennuieuse que d'en ouir parler, l'oreille ne s'offence iamais des inusitees & non vulgaires: le rapport desquelles assaisonné d'vne parolle veritable excite vne extreme plaisir, voire donne tout contentement. C'est pourquoy i'ose me promettre que ce troisiéme discours, veu la rareté du subject trouuera grace parmy les esprits plus difficiles, & que ceux qui en ont eu cy deuant les oreilles rebattues, n'auront iamais à mespris la representation de ce merueille, accreu depuis mon premier & second narré d'vne circonstance importante & singuliere, que i'ay remarqué au cours & progrés de la vie de l'Enfant de Vau-profonde, tousiours inappetent au veu & sçeu de tout le monde: qui apres auoir tenu le lict par vne impuissance de marcher, sur la fin de la secõde annee de son inappetence, est demeuré en ceste infirmité vn an trois mois de suitte, estendu & couché sur la

plus part du temps sur la paillasse, pour-ce qu'il ne pouuoit souffrir le lict: au bout desquels cõtre toute esperance, en vn moment de temps, & a coup, reprenant ses premieres forces, a quitté le lict, s'est trouue ferme marchant depuis dix mois mieux que deuant son alictemẽt Sa couche & demeure au lict de quinze mois ne peut estre reuoquee en doubte, pendant laquelle il a esté veu & visité des voisins, & autres de toute condition. Le voiant reduict au lict, la commune creance estoit que l'Enfant accueilly de ceste foiblesse, & contraint de garder le lict, approchoit de sa fin. I'en faisois vn mesme iugement, & me portois a la mesme opinion que le commun, estimant que telle langueur & debilité luy estoit suruenue du dechet tant des esprits, que de la chaleur naturelle: si que preuenu de ceste consideration, i'auois promesse du pere, qu'arriuant la mort de son fiz, il m'en donneroit aduis: parce que ie desirois obseruer sa fin, faire vn exacte recherche de tout ce qui se trouueroit de plus remarquable en ceste petite creature apres son deces, & rapporter fidelemẽt tout ce que i'aurois recognu en vn subiect si memorable. I'ay esté releué de ceste peine iusques a huy, puis qu'il vit encore & qu'il semble estre conserué au monde pour estre admiré, & faire demonstration de la toute puissance de Dieu, qui franchit, quand il luy

plaiſt, les termes & paſſes de la nature. Deſlors qu'il commença d'eſtre fruſtré du boire & du manger, & en perdit l'vſage, le bruit en courut de toute parts, mais plus particulierement aux cõfins de Vau-profonde. L'enfant n'auoit encore attaint la dixieſme annee de ſon aage, ſi auoit il ja trẽpé ſept mois entiers en ſon inappetence, ayant tous aliments en tel horreur, qu'a la ſeule parolle de manger, il ſe mettoit en cholere, & diuertiſſoit ſa veuë de deſſus ceux qui luy en parloient. Sur l'aſſeurance & aduis que l'on me donna de ceſte vie inappetente, ie m'emploiay auant que de l'auoir veu, & premier qu'en-auoir faict preuue, a la recherche des cauſes de ceſte affection extraordinaire, & trouuay ſubject, de reietter toutes les naturelles, comme incapables & inſuffiſantes de produire vne inappetence de ſi grande eſtenduë de iours, de mois & d'annees, ſans boire, ſans manger, & ſans amaigriſſement des parties. Que ſi lors ce merueille m'occaſionnoit de me fermer aux cauſes ſurnaturelles ne pouuant allouer, ny receuoir les autres, que i'eſtimois eſtre pures coniectures, & fort eſloignees de valables demonſtrations, pour y eſtre adiouſtée foy, apres l'auoir veu, & recognu ſon inappetence en diuers temps, comme il vous eſt apparu par mõ ſecond diſcours, ie me confirmay au iugemẽt que i'en auois faict, & creu

que les causes naturelles n'estoient capables d'vn tel effect: mais à present ie trouue qu'elles sont moins considerables. Et certes tout ce qui en a esté dit & escrit cy deuant venu a ma cognoissance, n'a peu me satisfaire: aussi faut il aduouer, que les effects de maintes choses se voient clairement, mais que les causes qui les mettent sus, & font esclater, son impenetrables: ce que nous auons exprimé en vn quatrain de nostre an moral.

Nature fait tomber soubs nos sens maints effects,
La cause qui les meut n'entre en leur conoissance,
Et mesme l'intellect, capable de sçience,
Ne sçait comme se font tant de rares secrets.

Arriue de la que l'ignorance des causes forme en nous vn rauissement de leurs effects. Ainsi nous admirõs les mouuemẽs d'Euripus, le flux & reflux de la mer, les alliances de l'Aimãd auec le fer, sa conuersion vers le Norh, l'actiõ du Rhabarbe sur l'humeur cholerique, de l'Agaric sur la pituite, du Senna sur la melancholie, l'vsage nous fait voir toutes ces choses sensiblemẽt. Et quoy? ne voit on pas que le Lotus d'Ægipte se cache soub l'eau au coucher du Soleil, & remonte sur l'eau a son leuer? Que le Dictam tire des playes du Cerf le fer qui la blessé? Que la vigne embrasse amoureusement l'Ormeau? que le Treffle posé sur la morsure de la vipere oste la douleur? Que la graine

de Chanure rend les hommes steriles, & les poules fœcõdes? Que la racine du Buxera qui croit en Dele fait mourir, & que son friuct redõne la vie? Les simpathies & antipathies sont communes, les facultez des plantes sont euidentes, les vertus des mineraux se decouurent les merueilles des eaues sont sẽsibles. Bref infinies choses, que dieu a crees sont illustres par les effects, reluisent de tous costez, voire nous creuẽt les yeux. Ce sont saillies que les sens ne peuuent dementir, plus qu'elles sont apparentes: mais les causes se trouuent au dessus de leur capacité. Aussi n'appartiẽt il qu'a Dieu, & aux Ames Angeliques de les comprendre & cognoistre. C'est ce qui me faict dire, que l'enfãt de Vau-profonde en son inappetence supportable & non affligente est vn obiect, que nous voions auec estonnement, puis que sa cause n'est point recognoissable, ains incomprehensible: & que rien ne se rencontre en luy, qui selon les loix de la nature, le puisse conseruer en vie, qui luy est continuee depuis trois ans dix mois sans boire & manger, sans descharges d'excremens communs, & sans apparẽce d'extenuation, ains auec integrité de toutes ses fõctions. Ie n'en excepte aucunes, sinon celles qui seruent & contribuent à l'appetit, de façon qu'en son inappetence non interrompuë, le corps quoy que basti de parties euaporables,

neanmoins est demeuré plein, comme il est encore, sans aucun indice d'emaciation. C'est doncques chose indubitable, & d'en requerir vn plus cler tesmoignage, ce seroit rechercher des preuues du iour en la presence du Soleil. Si vous auez pour aggreable, que ie produise sur ce subiect personnes qui ne se peuuent reprocher, de la foy desquelles ce seroit iniustice & crime de doubter, ie vous diray, que feu Monseigneur de Monmorancy Conestable de Frãce, faisant son dernier voiage de Languedoc & passãt à Sens, s'informa de moi fort particulieremẽt de cest enfant, le sieur Rancher son Medecin present, il desira le veoir, luy fut mené à Ville-neuue l'Archeuesque, ou il debuoit passer, & la le veit auec admiration, & auec luy toute sa suitte. C'este veue preceda son alictement, pour ceque iusques à ce iour l'enfant n'auoit encore espousé le lict, & ne s'y arresta de trois ou quatre mois depuis, mais finalemẽt il desista de marcher, demeura couché vn an trois mois entiers, comme i'ay dit cy dessus, sans bouger du lict, ou de sa paillasse: & pendãt ce sejour de repos, & cessation de cheminer, Il fut veu & visité indifferemment de toutes personnes. Remarquez auec moi que nouuelles forces luy reuiennẽt tout á coup, & ne se resent affoibli de sa lõgue couche: & que depuis que ses forces ont esté reintegrees Madame la Ge-

nerale des Galeres estant à Ioigny, distant de Vau-profonde de trois petites lieues, desireuse de le veoir se le feit amener: & ne se cõtenta de ce premier voiage, luy en fait faire vn second, & lors Monsieur le General si rencontra, l'Enfant fut veu & abouché de tous deux feirent preuue de sa simplisité & inappetence. En la presente annee, que nous comptons mil six cẽs & quinze, sur la fin du mois de Ianuier, enuirõ le vingt sixiesme, Monsieur de Vendosme au retour de sa maison de Maligny vient à Sẽsy passe quelques iours, est aduerty de ce merueille, veut auoir la veue de c'est enfant, furent enuoiez a Vau-profõde deux Archers du Preuost de Sens pour le faire venir, c'estoient les deux qui l'auoient mené à Ville-neufue l'Archeuesque par le commandement de Monsieur le Conestable. C'est Enfant est conduit au logis de Monsieur de Vendosme fut veu de luy vne apres disnee, en grande & belle compagnie, luy parlà, l'ouit, chemina deuant lui. Plusieurs demandes luy furent faictes, & au Pere qui l'accompagna en ce voiage. C'este creature est admiree, i'estois present, & ne l'auois veu depuis mon second discours. Il ne seroit raisonnable de passer soubs silence, l'estat auquel il se trouue presentement. Il n'est point creu, ou c'est si peu, qu'il semble estre demeuré pour le regard de la grãdeur, au mesme poinct

qu'il estoit, lors qu'il me fut amené la premiere fois: si est il apparemmēt grossi & sans bouffissure, ie le recognoi plus dru & plus ferme, sa face paroist plus floride, sa parolle plus forte, son pas plus asseuré, il est plus maniable & moins farouche. I'en dis moins que ma veue n'en trouue, ie ne seray contredit de ceux qui le voient presentement & l'ont veu ci deuant. Estant tel, il faut que ie confesse ingenuëment que ce merueille est grand, & que l'intelligēce humaine est trop imbecille, pour entrer en vne parfaicte cognoissance de ce subiect: aussi faut-il aduouer, que la cause qui maintient l'Enfant n'est point autre que surnaturelle. Nos precedens discours en font foy, & ce seroit emploier inutilement le temps, que de toucher ceste chorde vne seconde fois : encore que i'aurois moien d'enfler en ceste occurrence mes premieres conceptions d'autres nouuelles. Mais quittant ceste carriere, ie ne peus taire vne belle cōsideration que vous admireres auec moy, & que iugerez ne debuoir estre omise. Cōme il ait peu apres vn alictement d'vn an trois mois, reprendre ses forces, & cheminer tout à coup. Ie dis tout à coup, & non peu à peu, comme il se pratique aux malades, la force desquels se repare auec le temps, suitte de iours, & de degré en degré. Car c'est en ceste subite reprinse de ses forces, que gist le merueille. Veu

que la nature agit successiuement, & qu'elle ne passe iamais d'vn extremité à vne autre sans moien. Aussi ses œuures se fõt auec distinctiõ, interual & progrés de temps, les conduisant, aussi bien que l'art, à leur perfection de grade en grade, non instamment, ni par vn repentin mouuement. Ainsi la coction, l'assimilation & conuersion d'aliment en la substance des parties, se fait par succession, & procedure de l'imparfait, à ce qui est parfait. Ainsi la generation, & tels autres œuures de nature, ont leur temps distincts & separez, passans d'vn cõmencemẽt à vn accroissement, de cestuicy à l'estat & vigueur, puis à la declinaisõ & derniere fin. C'est ordre est cõserué tant aux choses animees que non animees, & aux naturelles comme aux artificielles. Dieu seul a des sentiers incognuz, ses voies sont secrettes, ses effects sont admirables, sa puissance est absolue, il faict ce qui luy plaist en vn moment, en vn instãt, & hors tẽps, C'est pourquoy la puissãce de marcher en cest Enfant restituee soudainement, l'effect ayant precedé la pensee, ne peut estre rapportee aux causes naturelles: pour-ce qu'aiãt cessé de marcher pẽdant quinze mois, par vne impuissance visible a vn chacũ, neanmoins il se leua, sain & dru, le premier Dimanche d'apres les Pasques de l'annee derniere, sans l'aide de persõne: aussi estoit il seul en la maison, & n'auoit autre cõ-

pagnie en l'acte, que d'vne sienne petite sœur, laquelle accourut à sa mere, qui estoit chez vn de ses voisins, pour luy dire que son frere estoit debout, & marchoit. Dela en auãt cest inappetent se porta par tout, sans resentimẽt de l'imbecillité, qui l'auoit contraint de prendre possession du lict: ains allant desormais d'vn pied ferme, mieux qu'il ne faisoit, auant qu'il cessast de marcher. Ce qui se verifie par son voiage second à Ioigny, duquel i'ay fait mention cy deuant, voiage qu'il feit à pied, soubs la conduitte du Pere, sans mõture & sans estre porté. Son exercice à present est de chasser aux petits oiseaux auec le tresbuchet, & y est assez industrieux, au rapport de ceux qui l'õt veu s'y emploier. Nous rencontrons icy vne consideration remarquable, que l'Enfant prit le lict, & perdit la faculté de marcher, sans aucune alteration aux iãbes & pieds, qui fust perceptible, & sans se douloir des parties affoiblies: desorte que la foiblesse estoit sans adionction d'aucun autre accident. Si nous disons que l'action deperit, ou pource que la faculté qui la produit est interessee & intercepte, ou pource que la partie par son propre vice est incapable de la receuoir (car ell' est cause efficiẽte de l'action) Ie ne seray point desdit. Les medecins tiẽnent ceste doctrine pour vraie, l'experience la confirme, qui ne peut auec verité estre controuersee, la

ſee, la raiſon meſme n'y repugne point. Ie conclus, & par vne ſuitte neceſſaire, ie dis que la ceſſation de marcher en l'Enfant luy deuoit eſtre arriuee, ou du vice des organes deſtinez au marcher, ou du manquement de la faculté motiue, pour n'eſtre receue es parties dediees à ceſte fonction, ou pour n'y eſtre enuoyee & tranſmiſe. Ores eſt-il ques ces parties eſtoient ſans intemperie, ſans mauuaiſe conformation, ſans ſolution d'vnité, & partant ſaines & entieres: de façõ que ce mouuement neſtoit point empeſché par le vice des parties. En ſuitte de çe, il faudroit adiuger ce mouuement ceſſé & rompu a la faculté motiue, pour-ce-qu'elle ne ſeroit tranſmiſe du cerueau, qui eſt le dongeon de ſa demeure, & duquel elle fait ſa ſortie, pour exciter au membre organique ſain & entier, qui la recoit, l'action aux fins de laquelle elle y eſt enuoiee, ſoubs la conduitte & aſſiſtance des eſprits, & ſans leſquels la faculté demeureroit rẽfermee, & ſans effect, dedans ſon arcenac: & par ce moien l'organe, qui la doit receuoir, en ſeroit fruſtré & demeureroit ſans action. Car ſuppoſé qu'elle paſſa libremẽt & fuſt receue, elle ne ſeroit oiſeuſe, ains produiroit l'effect, pour lequel elle eſt tranſmiſe. Voions doncques ſi nous trouuerõs en ceſt enfant quelque remarque de l'interceptiõ, tant de la faculté, que des eſprits; auec leſquels elle mar-

che necessairement. Elle ne se trouue point, & s'apperçoit on du contraire. Car on ne peut ignorer, que la transmission de la faculté ne se face, puis que le sentiment n'a iamais manqué en ces parties, estant vne mesme faculté qui produit l'action tant motiue, que sensitiue. Que si la motion à esté interrompue, si en ceste fonction il y a eu de l'impuissance, qui ayt esté iugee irreparable, il n'en faut imputer la cause au defaut de la faculté, ou pour n'estre transmise, ou pour n'estre admise, puis qu'il ne se rencontre aucun obstacle venant de la faculté ou de la partie susceptible, & capable de la fonction desiree, n'estant la faculté intercepte, ny la partie vitiee. Que si on peut imaginer, & descouurir quelque cause naturelle auoir eu force de produire en l'ẽfant la foiblesse de cheminer, en laquelle il a croupi vn an trois mois, on pourroit dire que ç'a estè non la faculté, mais l'affoiblissement tant de la chaleur, que des espris: ainsi encore que la faculté ne manquast, & que la partie fust saine, neanmoins les espris pouuoient estre affoiblis & diminuez, & bien qu'ils restassent capables de conferer le sentiment que la faculté communiquoit, s'accomodant a la foiblesse des espris, si ne pouuoiẽt ils impartir le mouuement qui desiroit vne assistãce de plus grande force. Ce qui se pratique aux infirmes malades, & en

ceux qui sōt paruen⁹ en vn aage de crepite: par ce qu'en tous ceux cy limbecillité & paucité des espris ruine l'action motiue, & maintient aucunemēt la sensitiue, ie voudrois doncques a la faueur de ceste conception inferer, que de cest enfāt subiect de ce discours, lors qu'il fust detenu au lict & cessa de marcher, les parties destinees a ceste action estoient raionnees d'espris foibles, diminuez & taris: pour-ce qu'il estoit inappetent, que des-ja deux ans s'estoient escoulez sans receuoir aucune nourriture, & qu'il ne restoit rien en luy, qui les reparast ou fortifiast: & lesquels nous auons monstré ailleurs estre euaporables: consideré que leur substance est toute ærienne, facile a se dissiper tant par les cause internes, qu'externes. Si l'enfant vne fois detenu au lict par la foiblesse des espris, y fut demeuré iusques au tombeau, & qu'il ne se fust releué, il y auroit apparēce d'acquiescer à ses raisons, & de croire, que son alictement estoit causé de la diminution de la chaleur naturelle, & paucité des esprits. Mais a quoy pourrons nous rapporter son releuement? d'où peut il estre rentré en ses forces? si nouueaus esprits luy ont esté dōnez, de quelle matiere luy ont il esté suscitez? & ou estoit ceste matiere qui les a produict? ie ne la logeray de dans l'estomach, qui en vne si longue inappetence, vray semblablement estoit vuide,

(comme ie croy qu'il soit encore) de tout suc alimētaire. Mais supposé que l'estomach n'eust esté vuide, & qu'en son enclos & capacité se fust reserué quelque suc excrementeus, selon qu'aucūs l'ont imaginé, pēdant ceste cessation de marcher, il ne s'ē pouuoit tirer aucuns nouueaux esprits: parce qu'il faut que la matiere productiue de quelque chose, ait en soi la disposition de prendre la forme qui en doit resilir. Comme vous ne verrez iamais sortir du laict d'vn cailloux, pource qu'il n'y a rien en lui capable de donner du laict. Aussi vous ne trouuerez en ce qui est pur excrement, rien qui soit commuable en sang, & propre a la production des espris: Puis que tout agent requiert vn subiect disposé à sa fin: de sorte qu'vn suc excrementeus, ne peut engendrer nouueaux espris, puis qu'il n'est conuertible en la matiere, de laquelle ils doibuent estre procreez. Nous auons touché ce point, & vuidé ce different par nostre premier discours: la redite me feroit peine, & vous seroit à charge. Tant y a que depuis que cest enfant inappetent perdit ceste puissance & vertu ambulatiue, & que ceste infirmité fut introduitte, rien ne se peut remarquer en luy, ny hors luy, à quoi on puisse attribuer le retour de ses forces, & la reparation des espris pour en fin lui estre rēdue ceste actiō motiue, qui le fait presentement marcher d'vn

pied ferme, grauir, monter, deſcendre, comme il faiſoit es premieres annees de ſon inappetence, & meſmement auec plus d'allegreſſe. La caducité de l'aage fait valoir ceſte opiniõ: car depuis que la creature y eſt arriuee, & qu'elle eſt decheute de ſes forces, elle ne ſe peut releuer, & ſa cheute eſt irreparable, ſoit par nature, ſoit par art: & la chaleur naturelle vnefois deperie, ne ſe peut reparer. Que ſi cela ſuruient à celuy qui boit & mange, & qui iuſqu'au dernier ſouſpir de ſa vie eſt capable de prendre quelque nourriture, par plus forte raiſon a celuy qui eſt inappetent, & qui ne peut receuoir aucun aliment, lequel ayant vne fois fait perte de ſes forces, il n'eſt croiable qu'elles puiſſent luy eſtre rendues, & qu'il puiſſe ſe releuer du precipice de ſes fonctions: puis que de rien, ne ſe fait rien, & que les forces ne peuuent eſtre reintegrees que par vn nouueau ſang, & vne nouuelle regeneration d'eſpris: autrement la renouation des forces ſe feroit de rien, choſe abſurde & du tout impoſſible. C'eſt pourquoy veuillons ou non, il faut ſortir des cauſes naturelles & moyens intelligibles, eſquels ne ſe peut referer la reſtitutiõ, qui a preſent fait cheminer l'enfant, tandis que l'inappetence ſe continue en luy, & qu'il n'eſt ſuſceptible d'aucun aliment: ſi bien qu'il faut ſe renger & clorre aux cauſes ſurnaturelles, car puis que l'effect

ſuit la condition de ſa cauſe, ſi l'effect eſt extra-ordinaire, la cauſe ſera de meſme trampe. Que ſi au par-deſſus de la raiſon, nous voulons recourir à l'experience, qui touche les ſens, elle nous fera veoir ce dequoi la raiſon nous faict foy. Car tous ceux qui ſe ſont veu inappetens, depuis qu'ils ont eſté arreſtez au lict: & ont perdu l'vſage de marcher, il nont oncques eſté reſtablis en leur premiere vigueur, tãdis qu'ils ſont demeurez inappetens, & priués du boire & du manger. Que ſi aucuns ſont rentrez és forces, qu'ils auoient auant leur inappetence, l'eſtomach ſ'eſt rendu capable de nourriture, & l'appetit leurs eſt reuenu, ſi qu'ils ont beu & mangé, & en ce faiſant, par la ſuſception des aliments, du Chyle eſclos a eſté baſti vn nouueau ſang, de ceſtui-cy ſe ſõt formez nouueaux eſprits, & lors les facultez ont fait valoir leurs actions, à l'aide des eſprits enuoyez & receus es parties. C'eſt pourquoy cet enfant eſt vn ſubiet de merueilles, puis que pẽdant le cours de ſon inappetence, il à eſté contraint de ſ'attacher au lict, ne l'abandonnant point, pour-ce qu'il ne pouuoit, & neanmoins qu'apres ſon alictemẽt de quinze mois, ſans ſortir de ſon inappetence, ſans boire, ſans manger, il a repris ſes forces, & recommencé à marcher. La verité eſt telle, Il n'y a ny feinte, ny diſſimulation. Le naturel ſimple de l'enfant, la naifueté de ſes actions,

la douceur de ses mœurs, les preuues ci deuant faictes nous leuent toute doubte & scrupule. I'ay dõcques creu que ce subiect meritoit vous estre representé, puis que l'Imprimeur vouloit ietter sur sa presse vne troisiesme fois, ce que i'ẽ ay ci deuant escrit, Si ie me suis flatté en mon opinion, ou plustost si ie me suis surpris, i'auray auec le publique vn extreme obligation à ceux qui exercerõt sur ce subiect leur plume mieux taillee, pour me le faire veoir. Que si la beauté de leur esprit, la solidité de leur iugement, les esclaire en ce subiect plus que moy, ie ferai estime des graces que Dieu leurs aura departies, & loüeray en autruy ce que ie ne recognois, mais que ie souhaitterois en moy.

QVATRIESME DISCOVRS DE L'INAPPETENCE.

QVATRE ans se son escoulez, depuis l'aduis qui me vint, qu'à Vau-profonde à demie lieüe de Ville-neufue le Roy, il se voioit vn Enfant de neuf ans, qui auoit vescu sept mois sans manger & sans boire, consequemment sans rendre aucuns excrements, & que ceste cessation ne luy ostoit rien de l'integrité des parties en toutes leurs dimensions.

Ié diſcouru de ce merueille, & montrois que les cauſes naturelles ne permettoient point, que l'on peut viure pluſieurs mois, ny pluſieurs annees auec le retranchement de toute nourriture. Ce diſcours ſembla defectueux, en ce que ie l'auois tracé ſans autre certitude, que de l'ouie. Ieſtois blaſmé de mes amis, d'auoir eſté ſi peu curieux, & tant credule, de m'eſtre contenté d'vn ouy dire. Pour leuer ce reproche, ie prens le ſoing de le faire venir chez moy & eſtre ſon hoſte en moins de ſix mois quatre fois, & de loing à loing: vers la micareſme, aux feſtes des Paſques, à la Pentecoſte, & au commencement de Septẽbre, le debuoir me porta de manifeſter, ce que iauois curieuſement obſerué: ce fut le ſubiet d'vn ſecond diſcours. Monſieur de Vendoſme vingt mois apres paſſa par Sens, & en ſon ſeiour, eſtonné de ce ſubiect, & deſireus quant & quant de le veoir, voulu luy eſtre amené. Cela eſt faict, le conſidere, luy parle, l'entẽd, le faict marcher, & lors nouuelles obſeruations tirent de moy vn troiſieſme eſſay. Ie teus vne choſe qui meritoit d'eſtre ditte, que l'Enfãt és premieres annees de ſon inappetence ne mouchoit, ny ne crachoit, mais qu'en celle qui conroit, & depuis, la bouche lui fourmiſſoit par fois quelques crachatz clairs, & le nez quelques roupies. Reſte doncques maintenant à vous donner ce

quatriesme discours, contenant la fin de cest Enfant. Sa mort est du seziesme Auril, annee presente; mil six cens seze, & iusques à ce iour, auec vn grand estonnement de tous, il s'est maintenu en la fermeté de ses fonctions, vigueur de ses forces, & quadrature des parties, sans estre decheues de leur embompoint. Mes discours precedentz vous en ont donné assez de tesmoignages. Ores auant que d'entrer au narré de sa mort, ie ne puis retenir plus long tẽps dedans le silence, ce qui est suruenu à Iean Godeau (cest le nom & surnom de l'Enfãt) depuis mon dernier escript, & son retour de Sens à Vau-profonde. L'accident, qui s'offre le premier à dire, est memorable. Sur la fin de l'annee derniere, que nous comptions mil six cens quinze, la petite verole courut en ceste contree, se ietta en la maison de Philippe Godeau pere de l'Enfant au mois de Nouẽbre dernier, son frere & sœurs en furent frappez, & passa iusques à luy: attaint qu'il est de ce mal, s'esleuerent sur les bras, iambes & cuisses, forces grains: le tronc fut moins chargé, & la face fut marquetee de quatre, ou cinq boutons seullement. Le resentiment qu'il en eut ne luy feit peine & fut si peu importun, qu'il n'en garda point le lict. Car bien qu'on recognu en luy quelque secousse de fiebure, elle fut legere, & fort supportable, si que les boutons de la peti-

te verolle disparurent en peu de iours, sans laisser aucune trace, ny cauité au cuir. Ceux qui le veirent en tel estat m'en donnent aduis, sçachants bien qu'il me faisoient vn plaisir singulier, tant i'estois soigneus d'apprendre ses deportements, & tout ce qui luy pouuoit eschoir, pendant la duree de son inappetence. Ce fut l'occasion d'vn voiage que le pere feit chez moy, pour me faire rapport de son mal, & m'informer de son maintien.. Ie desirois le veoir, les champs m'estoient fermez, la rage & la felonie des gens de guerre, qui ne demandoient que chappe cheute, seruoiēt d'obstacle à mes vœus, l'entreprendre eut esté vne grande temerité, puis l'inclemence de l'air, en la rigueur de l'hyuer, me diuertissoit, la mesme me faisoit prendre la volonté de le faire venir, ie craignois que la froidure ne l'offēsast, i'apprehendois le hazard. Si tost que l'assurance se trouua parmy les chemins, le pere aduerti de ma volonté amene son filz, arriue en ma maison le vingt deusiesme de Mars, le laisse seul, ne se trouue point estrange, le vient reprendre le vingt septiesme, partirent d'auec moy sur les deux heures apres midy. Durant son seiour il est veu d'vn chacun, se pourmene dedans la ville, va aux Eglises & aux maisous particulieres, aux places publiques, parmy les marchers, & de tous costes alegrement. Il me sembla plus

fort, plus dru & plus gay que iamais: en meilleur poinct ne pouuoit il estre. Il s'en retourne auec son pere, & à son retour se sent du trauail pris, decouure sa lassitude, se plainct d'auoir esté batu de la chaleur du Soleil, ne peut dissimuler la peine qu'il en resentoit: si que la face luy rougissãt par dessus le naturel, le pere creut que c'estoit la rougeolle, qui estoit frequente en ce climat: Aussi qu'a son arriuee, deux petits Enfans chez moy en portoiẽt encore les marques: mais le mal estoit finy, & la virulence esteinte. Ie n'ay point eu ceste opinion, par ce que la rougeur du visage de Godeau ne fut que passagere, & ne luy en resta trace aucune. Tant y a que deslors il fut iugé malade, quitta ses exercices ordinaires, & desista d'aller à la chasse, qui estoit tout son deduit. Son inductrie estoit de tendre aux oyseaux, & aultres bestes des lacetz & colletz faicts de sa main. La langueur en laquelle il estoit se continuant, & l'inquietude l'agitant, il se va souuenir, comme il auoit la memoire assez bõne, que Montsainct Chyrurgien à Sens fort curieux, & de merite en sa profession, luy auoit promis vne carabine, pour seruir à sa chasse, pria son pere de venir à Sẽs pour la tirer de luy, le pere vient, me communiqué le subiect de sa venue, va chez Montsainct pour le semondre de sa promesse, le trouue absent, ne veut s'arrester da-

uautage, & le resouuenir de son filz luy faict presser son retour à Vau-parfonde. Pendant son voiage l'Enfãt empire, se trouue saisi d'vne douleur aux deux costez, plus haut que les cornes du diaphragme, sa respiration est empeschee, la fiebure s'allume, l'inflammation des poulmons & de la pleure l'affligent, affections assez recognoissables, tant par la consideration du lieu affecté, que par les symptomes mentionnez, qui exciterent en luy vn desir d'approcher de ses leures la chopine à eaue, sans en prendre vne goute, se contentant d'y baigner ses mains, pour en tirer quelque fraicheur. Ceste maladie regnoit en ces quartiers à la ruine de maintz pauures gens, faute de secours, ou par vne mauuaise conduitte. Le pere arriué, l'Enfant luy demanda des nouuelles de sa carabine, & le voiant les mains vuides, faict mine d'en estre fasché, puis luy dit, ie me sens mourir, & ne veus plus songer à la carabine. Il iugeoit sainement du definement de de ses forces, & de l'accroissement de son funeste mal: si que declinant à veuë doeil, le pere le faict preparer à la mort, & bien tost apres il perd deux fois vingt quatre heures la parolle & l'ouie, & passant de ceste vie à vne meilleure il rend son ame à Dieu le Samedy sezieme Apuril, dedans sa quatorzieme annee. Il eut la preuoiance du point de son deces, & auoit de-

claré à son pere, qu'en l'adieu de son ame il le-
ueroit la main, & qu'il y prit garde. ainsi fut il
faict enuiron la minuict venant au Dimanche,
& aussi tost expira, Ie vous dirai en passant,
que l'Enfant à esté tousiours fort debonnaire,
qu'il n'a eu en sa vie vne mauuaise parolle, &
que souuẽt il admonestoit son frere de n'estre
point larron, de bien prier Dieu, & estre obeis-
sant à pere & mere. Retournant doù ie suis
parti. Ce iour de samedy ie recoy letres d'vn
sien cousin, qui me donnoit aduis de l'extre-
mité en laquelle il voioit le petit Godeau, afin
que ie me disposasse de le veoir en ce dernier
acte ie luy fais responce incontinent, & le prie,
en me continuant sa bonne volõté, de mescri-
re aussi tost qu'il auroit rendu les derniers sou-
pirs, & que ce pendant on conserua le corps
iusques à ce qu'il fut veu, & pour plus grande
asseurance Montsainct se chargea de faire par-
tir vn homme expres, qui allast sur le lieu pour
en rapporter certaines nouuelles, il ne retour-
ne que le Dimãche matin sur les huict heures,
nous asseure du trespas & heure precise de sa
mort. A l'instant ie cõuie nos Chirurgiens de
Sens d'aller à Vau-profonde, & faire charger
le corps sur vne charette, l'amener à Sens, pour
y estre veu & ouuert. Ils accelerent leur voya-
ge, par ce que celuy que nous y auions enuoié
nous rapporta que le pere auoit pris heure de

deux apres midy, de faire donner la terre au corps, & que la resolution en auoit esté prise auec le Curé du lieu & les parentz de l'Enfant. Montsainct monte à cheual, assisté de son filz & de son seruiteur. Michon Chirurgien de Mõsieur le Prince bon anatomiste, & bien entendu en son art, les suit de pres, ne veut perdre vne si belle occasion, & y fut excité par Bourdelot son beaupere Lieutenant des Chirurgiens à Sens, homme de Iugement, d'experiẽce & de sçauoir. Milecent filz de Maistre & aspirant à la maistrise prit la mesme route. Trois Chirurgiens de Ville-neufue le Roy Perot, Bizet & Galimar, tous trois mes amis, qui me croioient estre de la partie, y accoururent. Sotereau Chirurgien de Pont sur vane accreut le nombre, par vne bonne rẽcontre. En verité iauois vn desir extreme d'y assister, mais ie me persuadois que le corps nous seroit amené. Ie ne puis celer le regret que iay de n'auoir eu ce contentement : mais tous ces Chirurgiens trouuerent subiect, de faire plus tost l'ouuerture du corps sur le lieu, que s'en charger, particulierement celuy que i'auois prié d'en faire instance. Il s'excusa sur la volonté, que le pere auoit de donner la sepulture à son fils, non à Sens, mais à Vau-profonde lieu natal du defunct : pour ce qu'il auoit faict parauant quelque declaration d'y vouloir estre enterré.

Doncques les Chirurgiens resolus à l'ouuerture du corps, à laquelle ma presence estoit desiree, voire iugee necessaire, ne pouuans reculer ny differer dauantage, enleuent le corps, le tirent du lict, le posent sur vne table preparee pour la dissection : au mesme instant s'apperceurent d'vne descharge de quatre ou cinq gouttes de liqueur crasse & iaune qui s'ecoulerẽt par la verge de l'Enfant, ceste liqueur donna sa teinture au lieu de la cheutte, & le iour precedẽt son deces, sortit par l'anus vn excrement glaireux, tirant sur le blanc & iaune, en si petite quãtité, qu'a peine vne coque de noix en eust esté pleine. Doncques le corps estant placé & estendu sur la table, les Chirurgiens presens, à la veuë de deux cents personnes qui y estoient accourus, le decouurent, considerent exactement le dehors ne trouuent que redire, tant toute ceste surface estoit entiere. Elle n'estoit releuee, abbaissee, ny tendue, ne portant, de quelque part que lon iettast les yeux, autre caractere que le naturel. Le cuir, qui se presentoit le premier, estoit vny, poli, sans tare. La gresse, les muscles, les membranes paroissoient douees d'vne consistence louable, couleur belle, & sans aucune alteration. La mesure fut prise de la haulteur du corps, portoit trois pieds huit poulces, & a ceste proportion toutes les parties ce trouuent assorties de

leur iustes dimensions, figure & lieu. Apres vne si exacte reueue des parties exsernes, ilz entament & separent le cuir, examinent les parties contenantes sans confusion, depuis le larinx iusques à l'os pubis, l'integrité desquelles recognuë, ils arrestent leurs yeux sur les parties contenues, tant vitales encloses en l'estanduë de la poictrine, que des naturelles inferieures logees au dessoubz du diaphragme, en admirent la beauté, chacune d'elles tenant sa propre place, & sont iugees en gros sans vice, & sans imperfection: Puis les obseruãt en detail, en magnifient la cõposition, conformation & vnion, estonnez de les veoir si bien reiglees, & que pour son inappetẽce & cessatiõ d'alimẽts, elles ne s'estoient aucunement diminuees, amoindries, desseichees, comprimees, ny reserees: sy que les corps, les plus accomplis en santé, ne peuuẽt se vãter d'vn plus bel assortissement. Nous auons dit cy deuant, que la finale maladie de nostre inappetent, auoit esté vne douleur des costez auec inflammation des poulmons, circonstantiee de ses symptomes & accidens: Aussi l'endroit des poulmons, qui ioignoit les costes, se trouua superficiellement bruslé, ainsi que si le feu y eut couru: la pleure membrane succingente les costes auoit les semblables traces d'vne bruslure, & pareille alteration, sans purulence aucune, & sans ap-

parente desanie tant dedans les poulmons que de hors : & pour tesmoigner l'inflammation de ces parties, il cracha en la vehemence de son mal, lors qu'il fut veu puis agité, vn peu de sang. Dedans les vuides de la poictrine, on remarqua vn espanchement d'eauë rousse, comme aussi entre le pericarde, & le cœur. Ceste eau estoit tenuë & transparente, lodeur n'en estoit point mauuaise, qui est chose du tout extraordinaire, & contre la coustume des matieres qui croupissent en quelque vuide. Les poulmons n'estoient nulle part engaigez, ains fort libres, & sans adherence aucune & en faisant exeception de ce que nous auons dit auoir esté alteré en l'exterieure face des poulmons, sans assistance de chose quelconque qui fut defectueuse, ou taree, leur substance estoit fort louable. Les tuiaux & canaulx des poulmons nets de tous excrementz.

Faisant la dissection du cœur il s'est trouué d'vne consistence ferme & solide, embellie d'vne couleur vermeille, son ventricule senestre se rencontra vuide du sang arteriel, le dextre plein & comblé de sang. Le diaprhagme, qui separe les parties vitales des naturelles, n'auoit rien de vitié : Au dessoubs duquel estoient en veuë le ventricule, le foye, la ratte, les reins, l'Epiploon, les intestins, le mezetere, la vessie. Elles tenoient sans desordre leur

places propres, & rien ne manquoit à leur forme naturelle. l'Epiploon couuroit les inteſtins eſtoit fort entier & fourny moderement de graiſſe. Le foye rouge ſain & ſans vice. La veſſie du fiel remplie de ſon excrement ordinaire fluide, & nom deſſeiché. Les reins ſe trouuoiēt gros à l'aduantage ſans ſable, & ſans calcul. Du dedans du baſſin il paſſerent l'algalie par les vreteres, libres & bien ouuerts, iuſques au creux de la veſſie, laquelle ſe trouua pleine d'une eaue craſſe, un peu teinte & comme ſaffranee, ceſte eauë iallissoit loing lors qu'on la comprimoit, & tombant en bas portoit ſa tache, comme nous l'auons remarqué cy deuāt & quoy que ceſte eauë euſt croupy dedans le vuide de la veſſie, tout le temps de l'inappetēce de l'Enfant, elle ne ſ'eſtoit renduë ny forte, ny fœtide, & le dedans de la veſſie n'en eſtoit aucunement intereſſé. Les veines caue, porte aſcendente, deſcendente, & les rameaus deriuez delles, regorgeoient de ſang, les mezentriques eſtoient taries. Les emulgentes & l'azigos monſtreuſement pleines. L'ombilicale qui ſembloit deuoir eſtre ſeiche, eſtoit humide & teinte de ſang. Quant aux arteres il s'en deſcouurit vne proche le mezentere fort petite on eſtima que ce fut vne vene, mais l'aiant ſuiuie auec la ſonde, fut aduouee eſtre vn ſurgeon de l'artere deſcendente, & notez auec

moy, que les arteres hautes & basses estoient exangues, si que nous admirons auec subject la repletion des venes, & l'inanitiõ des arteres.

Et pour ne laisser rien en arriere de ce qui à deub estre curieusement recherché, courant toutes les parties naturelles, on considerera fort particulierement l'œzophage, qui est le passage, lequel de la bouche porte l'aliment dedans l'estomach, il estoit reserré & comprimé vers sa partie superieure, de l'estendue de quatre poinctes de doigtz, le reste du canal lasche & ouuert: ainsi rien ne pouuoit se transmettre par ceste voie dans l'estomach: la se voit vn petit amas de matiere blanche iaunastre, qui auoit la consistence d'vne boullie bien cuite. Sortans de ceste partie, ils suiuirent les intestins, les ouurent en long, aduisent au duodenum qui est le premier, & auquel le pilore inferieur du ventriculle, aboutit, la fut veue vne matiere conforme à celle qui estoit au fond de l'estomach, mais vn peu plus compacte, & plus liee, parmy laquelle ils rencontrent vn ver aiant vn pied de long, non vif, mais bien nourry. Si bien qu'il sembloit n'estre esteint que depuis peu de temps, sinon qu'il fut demouré en ceste forme par quelque rencontre, que nous ne pouuons bien exprimer. Le ieiunum, qui le suit immediatement, contenoit vne matiere qui ne differoit de l'autre

en consistence, mais en couleur: Elle estoit fusque porracee & tiroit sur le verd, accompagnee de deux vers morts d'inegale longeur, & d'vn troisiesme replié & r'acourcy mort aussi, comme tous ceux desquels nous ferons mention, & soubs cestuicy paroissoit quatre ou cinq vermisseaux. L'eileon contenoit vne matiere plus visqueuse & plus ferme, ensemble quelques vers fort fanez & desseichez. Le coecum estoit aussi garny de quelques vns, icy se voioit vne matiere diuerse, tirant sur le verd & noir, s'estendoit en forme d'vne peincture gommeuse, ou d'vne cire molle.

L'appendice de cest intestin estoit du tout vuide. Le colon paroissoit peu releué, & neãtmoins sans estre reserré, ny pressé : Sa matiere estoit plus liquide que les autres intestins precedens. Le rectum qui vient apres se mõstroit escarté & vn peu reculé de l'os sacrum & des isles, penchoit plus vers le flanc senestre, & la matiere cy ẽclose estoit encore dissẽblable de celle dont les autres intestins furent trouuez farcis, differoit de celle qui auoit esté veuë au fond du ventricule: sa consistence auoit quelque rapport à vne moelle sans fibres, sa couleur estoit blanche, & comparable a vne boullie espesse, elle combloit & remplissoit l'intestin, comme la moelle du sureau fait sa canne, à la reserue de l'aboutissement d'iceluy,

parce que l'inteſtin en ceſt endroit eſtoit fort preſſé, & ſans apparence de diuiſion, aiant autant d'eſtenduë en ſon reſerrement, que celle qu'auons repreſentee cy deſſus à l'entree de l'oeſophage, & toutefois a l'ouuerture de l'inteſtin en ſon extremité, la ſonde paſſoit auſſi toſt par le trauers d'iceluy, que par la matiere contenuë. Donnons fin à ceſte diſcription, tiree principalement des memoires de Montſainct & Michon, qui mont eſté mis en main, contenans ce qui pouuoit eſtre tombé ſoubz le ſens de la veue. En ceſt examen nous auons iugé pluſieurs choſes dignes d'admiration.
Premierement la compreſſion & reſerrement de l'oeſophage vers ſon entree, & celuy qui eſtoit vers le fin du rectum: ſi que de la on tire ceſte conſequence, que rien ne paſſoit de la bouche par l'oeſophage en l'eſtomach rien ne ſe vuidoit par le rectum. En ſecond lieu vne ſi grande diuerſité de matiere rencontree au cours de l'eſtomach, & des inteſtins, comme auſſi de la veſſie, leſquelles pour la longeur du temps, quelles y ont eſté detenues, neanmoins ſont demeurees ſans fœteur ny aucune expiration faſcheuſe, & ſans que les parties contenantes en ayent eſté alteres ou infectees. Tiercement la repletion & preſque regorgement du ſang es venes, & d'autrepart l'inanition & vacuité des arteres. Car ſi le

ſang depuis l'inappetence de Godeau ne c'eſt poinct diminué, il faut confeſſer iceluy ſ'eſtre conſerué, par vn merueille extraordinaire en tel eſtat qu'il eſtoit, lors qu'il deſiſta de boire & de manger, & cela eſtant, il n'y a lieu de ſ'eſtonner, ſi les parties charnues, moins diſſipables que le ſang, ſont demourees ſans eſtre deſcheuës ne leur integrité. Si vous requerez le iugement que ie fais de l'inanition des arteres, ie coniecture que deuant la fiebure elles eſtoient pleines, & que par ce moien la faculté tant vitale qu'animale auoit ſes fonctions entieres, mais depuis que la fiebure ſ'eſt ſaiſie de noſtre inappetẽt, & que la pleureſie & inflammation des poulmons ont eſté formees, l'ardeur agiſſant ſus ce ſang arteriel tenuë & ſubtil, l'a conſommé comme plus diſpoſé pour ſa tenuité & ſubtilité a l'euaporation, que les autres liqueurs. En la recherche des autres euenements ſe rencõtrent de grandes difficultez, qui ne nous permettẽt pas d'eſtablir auec certitude les vraies cauſes d'iceux. Ie ne pretens point d'entrer en ceſte entrepriſe, & n'ay peu m'y reſoudre, pour ce que i'en ay touché quelques vnes en mes diſcours precedens. Ce me ſeroit vne choſe ennuieuſe, & peu ſupportable de pincer vne ſeconde fois ceſte chorde, & fermerois du tout le pas au diſcours que ie vray entreprendre, n'eſtoit vn manuſcript non en-

core imprimé, ny mis en lumiere, que ie sca-
che, tracé sur le subiect de nostre inappetãt, &
qui est tombé en mes mains, par lequel l'au-
theur, qui veut demeuré incognu, reietter
desdeigneusement les causes surnaturelles,
& s'efforce d'y rencontrer les naturelles. Il
fut enuoié à Niuerd Imprimeur & Libraire
Sens, au mesme temps que le petit Godeau
estoit chez moy, & en son dernier voiage. Ni-
uerd qui ne recognoissoit celuy duquel il le
tenoit, m'en saisit, & possible que c'estoit l'in-
tention de l'Autheur, que ie le veisse, ce que
i'ay faict auec attention. Il m'a sembé que
i'estois conuié de donner cours ma pensee, &
que cest Autheur anonyme m'obligeoit d'in-
terposer mõ iugemẽt sur son escrit, auec toute
franchise & liberté. Certes ie l'estime, que si le
Lyon se cognoist à l'ongle, & l'arbre par son
fruit, son discours manifeste la viuacité de son
esprit & me fait croire qu'il n'est pas appren-
tif de mettre la main à la plume. Faisant me-
moire de mes premiers discours il a voulu en-
cherir si peu de merite qu'il s'est persuadé estre
en moy, c'est vn effect de sa courtoisie, mais il
en rabbat quelque chose sourdement, quand
soubs le nom d'vn tiers il luy reproche l'aban-
donnement qu'il faict des causes naturelles,
par vn acquiescement que ce tiers semble don-
ner à mon opinion, laquelle me iette plus ap-

paremment du costé des surnaturelles. En verité toutes choses bien prises, celles cy me pressent dauãtage, & ont tel pouuoir sur moy que ie ne puls sans viues raisons m'en departir.

Car apres auoir faict quelque roullement sur les naturelles, ne pouuant assouuir ma curiosité de celles que les escrits de ceux qui ont traité ceste question deuãt moy, ont publiees, ie n'ay peu les embrasser: si que i'ay desiré des preuues plus efficaces, que celles dont mesme l'Autheur anonyme fait production. Ainsi ie voulois demourer dedans les seules considerations des choses obseruees au cours de la vie de Godeau, & en la dissection du corps, mesmement terminer mes curieuses recherches par sa mort, mais quoy? i'ay comme creu, de moins ie me suis persuadé, qu'il requeroit sur son opinion ce dernier essay qui effleurera son discours, & contrepointera son aduis, non pour le reprendre, ce n'est pas mon intention, mais pour l'exciter, & tout esprit plus penetrant que le mien, à l'inuestigation des vraies & indubitables causes. Pour entrer en ceste escrime, il veut absolument, & ne butte à autre fin, que Godeau ait vescu, & qu'il ait peu viure sans boire, sans manger tout le temps de son inappetence par les causes naturelles, & pour en bailler quelque preuue, il dit en premier lieu, que les œuures de Dieu sont

considerables, ou comme elles viennēt de luy immediatement, entant que premiere & supreme cause, sans le concours des causes secondes, ou entāt qu'elles subsistent par le moien de la nature. Ie veux croire qu'il entēd la nature particuliere en vn chacun subiect car la nature generallement prinse n'est autre chose que Dieu. Or si son intelligēce se rēge de la part d'vne nature particuliere, il ne peut iamais inferer que ce long ieusne, & cessatiō totale du boire & du manger en l'Enfant de Vau-profonde soit fondé sur la proprieté de sa nature indiuiduelle car elle est contre le cours ordinaire de la nature humaine, autrement l'homme des sa premiere origine, en vain auroït esté doué des facultez naturelles, & des instruments destinez à sa nouriture, à laquelle il est obligé, comme Dieu en a sagement disposé, & puis si cestoit vne proprieté, l'Enfant des le commencement de son estre fut resté sans boire & sans manger, aussi biē auant sa neufiéme annee, que depuis.

Il ne dira pas que cest œuure soit immediatement de Dieu, & que ce desistement de prendre nourriture suiue la volonté absolue de ce souuerain Architecte, par ce qu'il seroit contrainct d'aduouer, & admettre les causes surnaturelles, par lesquelles Dieu opere ses merueilles inconprehensibles, & qui surpassent la capacité de lintellect humain. Il propose vn

peu apres des effects, qui ont apparēce de proceder des causes extraordinaires, lesquelles neanmoins sont naturelles, & pour ce que ce sōt effects rares, il dit que souuent on les tire des ordinaires, pour les loger entre les surnaturels & extraordinaires, & qu'au lieu de les restraindre aux causes simblement naturelles, on leur assigne place entre les surnaturelles. Ainsi autrefois le voltiger, & danser sur la chorde, le frapper du pied d'vn cheual autant de coups en terre, qu'vne piece valloit de sols, & la cadence des cheuaux par figures en vn carosel, encore que ce fussent, comme il remonstre, des effects & actions dependentes d'vne dexterité & addresse humaine, neanmoins on les a voulu attribuer à des chauses non commune, & esleuees au dessus de la nature. Ceste pensee peut bien tomber en vn esprit rude & populaire, qui n'est capable d'aprehender les choses telles quelles sont. Sa rustique ignorāce est excusable, l'admiratiō qui en est la mere faict en luy ce mauuais iugemēt, aussi ne fault il se rapporter a l'imbecillité de son sens : mais vn esprit beau & cler voiant ne c'y trompe point, il sçait discerner le commun de ce qui n'est pas commun, l'ordinaire de l'extraordinaire, & le naturel du surnaturel, il se detraque facilemēt des choses sensibles, pour s'insinuer aux choses qui ne tombent point soubs le sens, par l'em-

nence de son intellect. Ils veoit a nud, ce qui se faict par induction humaine, & le separe de ce qui est au dessus d'elle, il quitte les sens, faict iouer les ressorts de l'intellect, il decouure les tromperies sensuelles, & s'arreste aux conceptions mentales, pour entrer en la cognoissance des veritez. Dõcques nostre Autheur incognu pipe son intellect, quãd il nous met deuãt les yeux les exemples mentionnez cy dessus, pour mõstrer que l'on iuge les causes de l'inappetence de Godeau estre surnaturelles, quoy que naturelles, à l'exemple de celles qui ont esté attribuees aux effets precedents à cause de leurs raretez: on ne luy accorde pas ce poinct. Car en ce qui touche la continuation de vie sans aliments par plusieurs annees, il fault en croire non le sens, mais la raison spiritualisee: Aussi les scauants quittent l'ocure lumiere des sens, & se laissent cõduire au cler flambeau de l'intellect, pour apprehender les causes des effects, releuez au dessus de la nature particuliere, en se rengeant & ploiant soubz elles. Ce n'est point faire le hola, comme il s'escrie, mais c'est baisser les yeux soubs les brillants esclats de la nature vniuerselle, laquelle donne estre à des effects, qui ne recognoissent point les moiens ordinaires. Il luy à semblé qu'il en alloit ainsi en ceste cessation du boire & du manger, comme en la congelation & induration

d'vn foetus humain conserué vingt huict ans dedans l'enceint & cõtour de la matrice d'vne femme de Sens, sur-nommee la Caritade, du nom de son mary, elle comme chacun le scait ne conceut enfant, qu'en la quarantieme annee de son aage, & demeura grosse non d'vne molle, mais d'vn enfant bien formé, duquel elle sentit les eslants & efforts terme escheu de son accouchement attendu, & non la sortie le conserua en son entier iusques au soixante huictieme an, qu'elle expira, sans que le foetus inclus eut receu autre alteration, qu'vne desiccation & callosité, & sans auoir esté touché de putrefaction en vn esgout ordinaire du corps, quoy qu'il fut esteint des le temps expiré de son exclusion esperee, & non arriuee. Cest exemple bien rare, & non encore veu par toute lantiquité fut adiugé aux causes naturelles, nous en auons publiees quelques vnes par vn discours, qui deslors fut mis soubs la presse. Car ce foetus endurcy & comme petrefié, fut tiré de la matrice, & exposé a la veuë de tout le monde. I'estois assisté de deux Cirurgiens en l'extraction qui en fut faicte deuant moy, lequel nonobstant les guerres passees, se veoit encore entre les mains de Montsainct, qui le tira de la vefue de Cothias Chirurgien, lequel s'en estoit saisi. Et pouce que l'on apenetré iusques à des causes naturelles de ceste rareté,

noſtre anonyme veut, que lõ en trouue auſſi en la priuation du boire & du manger, ſoubs la faueur deſquelles, on puiſſe viure ſans aliments vne longue ſuitte d'ãnees. La rencõtre eſt bien differente car encore que le premier ſoit dedãs les paſſes de la nature paticuliere, ie dis que ce dernier va pl⁹ outre, parce que la rareté ſeule à fait admirer l'induration du foetus, mais en l'inappetence de quatre ans vnze mois, outre la rareté, il y a de la ſurnaturalité, à laquelle la naturalité cede, comme inferieure: auſſi ne marchent elles d'vn meſme pas. L'intellect humain eſt capable de la rareté, & en cõprend la cauſe naturelle, la choſe ſurnaturelle deſire vne plus ſublime inteligence: ſi que lon ne peut tirer des exemples alleguez, que la vie humaine puiſſe ſubſiſter ſans aucune nourriture, outre & par deſſus la deſtination de la nature particuliere, ſelon le reiglemẽt eſtably par l'vniuerſelle. Car ce n'eſt pas vn effect ſeulement rare & eſtrange, que de viure ſans alimẽt, comme ce qui a eſté repreſenté, mais auſſi ſurnaturel, pour la comprehenſion duquel, il faut que l'entẽdement ſe guinde par deſſus les ſens, nos precedens diſcours en font foy. Paſſons au reſte de ſon narré, & l'examinons, il veut faire paroiſtre, que des facultez de l'ame naturelle, vitale & animale, la ſeule naturelle peut eſtre oyſiue, voire ceſſer du tout, & que la vie peut

eſtre continuee ſans ſon interuention & pour fonder ſon aduis il propoſe que les vaiſſeaux ombilicaux reſtent en pure perte quand l'Enfant eſt tiré de ſes enuelopes pour veoir le iour. En la ſuitte de ce diſcours, il a imaginé vne voie plus commode pour la nourriture de l'Enfant ſorti de ſon cachot, que la bouche, ceſte imagination n'eſt pas raiſonnable, car la raiſon ne peut ſouffrir vn Momus, qui vouloit donner aux pẽſees du cœur vne feneſtre, & accuſoit Dieu de ce defaut. Auſſi elle ne peut permettre, que la voye de la nourriture, autre que la bouche, ſoit aſſeruie à ſa penſee & opinion extrauagante. L'œuure de Dieu n'a rien de manque, il diſpoſe de toutes choſes mieux que tous les hõmes aſſemblez en vn ne peuuent concepuoir: cecy ſoit dit comme en paſſant reuenons à nos vaiſſeaux ombilicaux. Suppoſé que ces vaiſſeaux fuſſent ſans vſage, ce qui n'eſt pas, ſenſuit il de la que la faculté naturelle puiſſe eſtre inutile & demourer oyſiue; nous demandons des preuues ſolides, & demonſtrations pour le croire. Car il fault verifier que l'on peut viure ſans boire & ſans mãger, & que la faculté naturelle n'eſt ny vtile, ny neceſſaire. Nous en demandons des raiſons vallables, pour le croire. Il falloit monſtrer comme elle peut ceſſer, & que ceſſant, on peut viure ſans boire & ſans manger: de ſorte que la

maxime tenuë pour veritable parmy les Medecins, que tout ce qui vit prent sa vie de l'alimẽt soit en fin renuersee & destruitte. Que si ceste proposition demeure vraye, & ne peut estre dementie, sa contradictoire sera faulse. La faculté naturelle destinee pour la vie, ne pourra iamais cesser, ny estre oysiue, tandis que l'homme subsistera. Ie sçay bien que ceste faculté cede à la vitale, & à l'animale, qu'elle est moindre en dignité & operation, mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit inutile, ou qu'elle n'opere, ou ne contribue rien à la conseruation & existence de l'homme. C'est cõme qui diroit les salles chambres, cabinets, d'vn bastiment, & tout ce qui est esleué par dessus le fondement, sont les partties du logis les plus belles, vsuelles & necessaires doncques le fondemẽt est sans vsage, telle consequence seroit ridicule. Aussi la faculté naturelle, comme base de la vitale & animale leur fournit la matiere qui les entretient. Et c'est se mesconter grandement de dire, que celles cy puissent subsister sans celles qui les fomẽte & nourrit. C'est comme qui diroit, qu'vn petit enfant qui a besoing du laict puisse se passer de la mãmelle, qui le nourrit.

Ce qu'il adiouste depuis, n'asseure pas mieux son opinion, que le corps qui a obtenu sa quadrature, & ses dimensions peut se passer de l'aliment, & qu'il ne sers qu'à les acquerir, & non

à les conſeruer. Ie dis que la ſubſtance des parties eſt euaporable, ne peut demeurer en vn meſme poinct, & que venuë à ſa perfectiõ, elle doib & veut eſtre cõſeruee. C'eſt vne neceſſité adherente a leur condition, puis que tout ce qui eſt fluxile, ſ'il n'eſt reparé, s'aneantit tellemẽt, que ce qui eſt expoſé à vn flux continuel, deſire vne reparation continuelle. Ores eſt il que la ſubſtance des parties eſt engaigee à vn flux ſens intermiſſion, doncques à vne reſtauration non interrõpuë, ſi que pour empeſcher, leur dechet, il faut les reparer. Nous auõs traité ce ſubiect en noſtre premier diſcours, & auons monſtré la neceſſité de leur cõſeruation par l'alimẽt. Cela n'eſt point reuoqué en doubte, ny controuerſé parmy les Philoſophes & Medecins. Paſſons outre noſtre anonyme, pour eſtablir la non neceſſité du boire & du manger, veut que ce ne ſoit point le ſentiment du defaut, qui conuie à la nourriture, mais le reſouuenir ſeulement du boire & du manger, comme ſi le reſouuenir excitoit ceſte fõction. C'eſt ſe bander contre l'appetit naturel, que la ſuction de la bouche du vẽtricule reueille, par le reſentiment de ce qui luy manque, & qui eſt cõmun à toute creature nee auec l'eppetit ſenſitif & animal. Que ſert à cet Autheur ſãs nom, de dire en ſuitte de ce que deſſus, que le boire & le manger produiſent de grands maulx, &

ſon

ſont cauſes de grandes infirmitez, de ſorte que pour le bien de la ſanté, il maintient qu'il ſeroit plus vtile de ſ'abſtenir d'alimẽts, que d'en vſer quãd ie luy auray accordé cela ſãs l'imitation aucune, peut il inferer, que par les mauls qui arriuẽt du boire, & du mãger on ſ'ẽ doibue paſſer: cela n'eſt pas cõcluãt. Si le vin enyure, ſi le Soleil dõne la fiebure, fauſt il quitter le vin, & ſe plaindre du Soleil viuifiant toutes choſes? le bon vſage les fait valloir. Si la nourriture eſt cauſe à quelques vns de leurs maladies, elle proffite demeurant aus termes de mediocrité. C'eſt l'exces qui cauſe le mal. Car tout exces eſt ennemy de nature, auſſi celuy qui aime ſa ſanté, borne ſes deſirs d'vne iuſte meſure, de laquelle les extremitez ſont touſiours vitieuſes. Cecy ne ſe trouue pas ſeulement vray parmy le boire & le manger, mais auſſi parmy le trauail & le repos, le veiller & le dormir, parmy les paſſiõs & troubles de l'ame: ſi que pour les deſordres & maladies, qui viennent de la ſurcharge des aliments, il n'eſt pas raiſõnable d'admettre vne non neceſſité d'iceux. Et pour auerer que par vne abſtinẽce accouſtumee on peut ſe deſiſter du boire & du mãger, il met en auant l'hiſtoire d'vne femme rapportee par le Croniqueur Gilles, laquelle ceſſa de prendre aucune nourriture trois ans de ſuitte, pour ſ'eſtre accouſtumee a ieuſner, encore nous met il

deuant les yeux vne Damoiselle pres Dreux, laquelle ne boit ny ne mãge nõ plus que l'autre, succe seulemẽt vn peu de vinaigre vne fois en six sepmaines, adiugeant auec asseurãce ces effets à vn ieusne accoustumé. Ie consens que ces Histoires soient veritables, & toutes celles de ceux que les Autheurs produisent auoir vescus sans aliments par les siecles passez, mais pour donner place à sa creance, qu'il nous en face veoir les causes naturelles : que nous les touchiõs au doigt & à l'œil, afin qu'il soit creu. Mais ie dis au cõtraire, que tel desistement de boire & de mãger n'est vn effect d'vne accoustumance, il est fondé sur vne cause plus eminente que la nature ny que l'accoustumance, ainsi qu'il est arriué à l'Enfant de Vau-profonde, & cecy est d'autant plus remarquable en luy, qu'il commença de quitter le boire & le manger, n'estant encore qu'en la neufiéme & demie année de son aage, aiant cõtinué en cest estat quatre ans vnse mois au bout desquels la mort luy a tranché le fil de sa vie. I'ay dis, plus remarquable en luy pour-ce qu'il estoit enfãt, & qu'en ceste aage son appetit debuoit estre grand, & d'ailleurs qu'il n'auoit encore acquis ses dimensions. Nostre anonyme aduance de soy, & sans adueu, que Godeau est demeuré leger, racourcy & estroit : tant s'en faut que cela soit, qu'au contraire on a remarqué en luy

vn apparente creuë, & en hauteur peu toutes-fois, & en grosseur vn peu plus : & ceste creãce m'est commune auec tous ceux, qui l'ont veu & curieusement obserué, & ce qui me porte à ceste declaration, c'est que ie l'ay eu chez moy iusques à six fois en diuerses annees. Ie voulois m'assurer, & garder de surprise, afin que ceste verité fut mieux receuë de mes cõtẽporains, & de la posterité & quand il n'y auroit autre preuue que ce qui s'est veu en la dissection des parties du corps on ne peut se preualoir d'vn raccourcissement & legereté pretenduë par nostre anonyme. Il pose en faict, que des choses non naturelles aucunes ne default a Godeau, sinon le boire & le manger. I'en suis d'accord auec luy, mais de la il cõclut auec resolution, qu'il peut viure soubs la faueur des autres choses non naturelles, auec la substraction des aliments. Ie ne puis acquiescer à ceste opinion, ains ie soustiens, que la priuation des aliments est seule capable de ruiner & demolir le subiect, & que la vie ne peut subsister sãs eux. Luy mesme se perd de ses propres armes, car au cõmencemẽt de son narré, il recognoit que l'hõme subsiste par les choses non naturelles, du nombre desquelles est le boire & le mãger, & qui sont aduouees estres necessaires. Que si ce boire & manger sont choses necessaires, Il s'ensuit que sans elles l'hõme ne peut subsister. Ie

ne veus enfler ce poinct d'vne pl9 grãde estenduë de parolles, pour ce que nous en auons discouru cy deuant, & donné des preuues a voiles estendues. Il passe cecy legerement, & s'efforce de faire valoir son aduis, par vne raison, cõme il estime, plus plausible, nous remonstrant que les esprits font viure, & sont mis au corps pour le faire viure, mesme le garẽtir de putrefaction, & de la il maintient, que l'homme peut viure sans boire & sans manger: mais si pour vn mesme effect plusieurs causes concurrent, comme quand pour la sonnerie dvn horloge plusieurs ressorts cooperẽt, souffrant la perte de l'vn, les autres demeurent courts & inutiles. Que l'vne des causes qui auec d'autres fait vn effect soit soubstraicte qu'en peut il reussir, sinon vne vaine attente de leffect & vne esperance moquee? somme qu'en ceste action de viure, il y a vn concours de plusieurs choses. Les espris ne sont pas seuls à produire cest effect. Doncques il ne se peut dire absolument, que les espris facent viure. Car si cela estoit que les esprits seuls facent viure sans le concours des alimẽs tous les hõmes sont muniz d'esprits, si que les esprits suffiroiẽt à faire viure tous hommes, & le nombre seroit infiny de ceux, qui voudroiẽt iouir de ce benefice & priuilege des esprits: les pauures auroient vn grand aduantage, & seroient dispensez de la peine de mandier leur

vie. Mais ceſt combatre contre les ombres de dire que les eſprits ſeuls ſuffiſent a faire viure. Car l'aliment faict viure, autant en fait l'air inſpiré, par ce que ſi toſt que l'inſpiration eſt interceptе, & qu'elle ceſſe ſans retour, la vie ſe perd, & telle en eſt l'importance, que la vie ne peut eſtre ſans elle. Ores afin que lon ne confonde la reſpiration auec les eſprits, la differẽce des deux eſt grande. Car la reſpiration eſt vne fonction, qui ne faict pas vne partie en la ſtructure du corps, mais les eſprits y entrent comme parties. Noſtre anonyme n'eſt pas encore au bout de ſa fuſee, il remuë toute pierre, & ſe ruë de toutes parts pour autoriſer, & donner poids à ſon opinion, voire ſe maintenir parmy les cauſes naturelles il tire le nez à vn lieu & paſſage d'Hippocrates, que le feu & l'eaue ſont les principes de vie, pour ce que le feu anime tout, & l'eaue nourrit tout. Si que ces deux ſe rencontrans agir en Godeau, ſans qu'il ſoit beſoing d'autre nourriture, il veut, qu'il puiſſe & ayt peu viure ſoubz l'aſſiſtance de ces deux, & par ce moien noſtre inappetent aiant eu en ſoy meſme, dequoy ſ'ẽtretenir, le feu & l'eaue, n'auroit eu affaire d'autre nourriture en ſon deſiſtemẽt de boire & de manger, & la vie luy auroit eſté conſeruee par ce moien. Et quoy? ces deux n'agiſſent il pas en tous? que ne produiſẽt ilz le meſme effect en tous? Certes l'au-

thorité d'Hippocrates est grande, & telle recogneuë principalemẽt parmy les Medecins, qui aiment mieux en choses doubteuse l'interpreter, que de luy contredire. Ie dis aussi, que ce lieu ne peut exclure l'assistance des autres choses vtiles, & necessaires à la vie, & ne doibt ce passage auoir l'estenduë, que cest autheur luy semble donner. Aussi ie ne pourrois m'asseurer à vne opinion, qui n'auroit vn establissemẽt stable & solide. Qui ne sçait que çe feu duquel Hippocrates parle, ne peut estre de lõgue duree, s'il n'est fomẽté de quelque matiere alimentaire, laquelle luy venãt á deffaillir, il agit, & employe ses forces contre soy mesme, se deuore & consomme bien tost, voire c'est chose resoluë, que le defaut de l'alimẽt est la cause immediate, & prochaine de l'extinctiõ de la chaleur naturelle, qui est ce feu, duquel il entẽd parler. L'experiẽce nous en donne vne preuue asseuree en la flamme d'vne chandelle, laquelle cesse de luire, si le suif luy defaut: & partãt ce feu, qui seroit vn des principes de vie en Godeau, n'aiant esté maintenu d'aucune matiere qui luy fust suggeree, n'a peu subsister de soy, ains a deub s'esteindre, puisque l'alimẽt luy mãquoit au cours des annees de son inappetẽce, telemẽt qu'il faut tirer des preuues de sa subsistance d'aillieurs, que des causes ordinaires, Ayant parlé du feu, voions auec la mes-

me breueté l'efficace de l'autre principe de vie, qui est l'eaue. Si celuy est vn principe de vie, il ne doibt estre preuenu d'vn autre qui le precede. Car si son existence est dependante d'vn tiers, ce tiers luy sera vn autre principe de vie, & cela posé, ces deux principes mẽtionnez ne seroient suffisans. Si bien qu'Hippocrates auroit esté defectueux, en ne mettãt que deus principes de vie, le feu & l'eaue. Examinõs cecy d'auãtage auec le mesme raccourcissement de parolles. Si l'eaue principe de vie, & cõme tel, a conserué Godeau sans l'vsage des aliments, quel moiẽ dit nostre anonyme. C'est que l'air espessi se fait eaue, & le receuant continuellemẽt, il ne cesse de se conuertir en eaue, il a eu en soy ce principe de vie, capable de le conseruer sans le secours des aliments. Par ce rencontre il appert, que le feu aura esté principe de vie en Godeau essentiel & interne, & l'eaue principe aussi en autre consideration, à sçauoir casuel & externe, cela se refute de soy mesme. Car si de deux principes l'vn est naturel, il faut que l'autre le soit aussi, pour se pouuoir maintenir par vn lien cõmun en vn mesme subiect. Posé que l'vn & l'autre conspirassent a vne mesme fin, & que l'air espessi conuerty en eaue ayt suffit à maintenir Godeau en vie, en luy seruãt de matiere alimentaire, puis que ce mesme air est receu indifferẽment de tous, & esgalement, il

deburoit cauſer vn meſme effect en tous, du moins en pluſieurs, voire ordinairement, ce qui n'arriue pas. Auſſi eſt-ce vne imagination vaine, & erreur d'eſprit, que de le croire. Donnons luy encore d'abōdant, que l'air conuerty en eaue puiſſe ſeruir de matiere alimentaire a la flamme, laquelle viuifie c'eſt inappetent, & qu'elle empeſche encore la diſſipation, ſi eſt ce que c'eſt air n'auroit la force de conſeruer les parties en leur perfection, & integrité de quadrature & dimēſions. Car il fault vn ſubiet qui ait de la ſolidité, pour les entretenir en vn meſme eſtat, & qui puiſſe obuier à leur conſomption. L'eaue y eſt encore moins propre, que l'air. Car l'air ſe peut vnir aux eſpris, pour les maintenir, mais l'eaue que l'air produit, non. Car il faudroit que ceſte eaue fut conuertible en ſang, & pour ce faire, il ſeroit beſoing qu'elle paſſaſt par le vētricule, que de la elle fuſt portee dedans le foye, auquel la faculté naturelle reſide, cōme en ſon propre domicile. Ores eſt il que ceſte eaue inſpiree, ou ceſt air fait eau, n'eſt tranſmis au foye, qui eſt l'officine du ſang pour y eſtre ſanguifié. D'ailleurs ce qui nourrit, doibt participer de la chaleur, laquelle ne peut eſtre en l'air fait eaue, aiant ceſte qualité auſſi peu que noſtre eaue cōmune. Ioinct que les elemēts concurrent tous en l'aliment, & en la choſe a limentee, ce qui n'auiendroit pas, ſi

nous establissions le feu & l'eaue seulz principes de vie. Ie ne veux insister d'auãtage en chose si claire, c'est trop s'essloigner de la raison, de croire que l'air mué en eaue soit capable de nourrir, & maintenir vn corps, n'aiant les qualitez deuës à l'aliment, qui doibt contenir en soy la substance des corps elementaires incorporez en vn & vnies au sang pour le rendre alimẽtaire. Reuenons à Hippocrates. Si son authorité auoit ce credit, de faire aduouer que ces deux fussent les principes de vie, & que fussions obligez de iurer en sa parolle, nous luy dõnerions vn sens cõuenable, & dirions le feu & l'eaue, estre principes de vie les pl⁹ eminẽts, cest a dire causes principales, & non seules. En fin quãd nous passeriõs à nostre anonyme que le feu & l'eaue eussent viuifié Godeau, & que ce feu se fust conserué tout le tẽps de son inappetẽce, à l'aide de ceste eaue, nous luy demandons cõmẽt il s'est peu faire tãt que les parties contenantes, que contenues se soient gardees sans raccourcissement & amaigrissemẽt, puis que nul sang ne se faisoit de nouueau, & qu'il ne s'en faisoit aucũ departemẽt, pour les maintenir en l'integrité de quadrature & dimẽsiõs, du moins en l'estat, qu'elles se trouuerent en son desistement de boire & de manger. Car si toute substance fluide, abandonnee de ce qui peut la fomẽter, necessairemẽt decher, estant

les parties fluides, elles se fussent visiblement departies, & de leur solidité, & de leur embõpoint, & neantmoins elles n'en ont rien perdu en quatre ans vnse mois, encore qu'aucun aliment ne leur aie esté contribué. Doncques il ne faut esleuer le bastiment de la vie de Iean Godeau, depuis son innapetence, sur des fondemẽs fantasiez. I'adiousteray, que cest chose tenuë pour maxime vraie, & indubitable, & que nous auõs emploiee ci deuãt. Que tout ce qui vit, prẽt vie de l'aliment: elle ne souffre, ny ne recoit aucune restriction, puis que la flãme se va tousiours deuorant soimesme, quelque matiere que ce soit qui luy soit apposee. Car ce qui est assimilé n'est iamais conforme en tout à ce qui l'assimile, ioint que tout agent perd & quitte, du sien en agissant & tout combat oste tousiours quelque chose à l'vne, & à l'autre partie. Reste pour dõner la derniere main à ce discours, de veoir la force d'vne consequence, de laquelle il veut tirer quelque auantage, disãt que le dormir est cõcedé à Godeau, & puis qu'il ne recoit aucun aliment, il ne peut estre rapporté aux vapeurs esleuees de l'alimẽt, lesquelles on scait estre causes efficientes du sommeil aussi recognoissant que Godeau n'a point l'vsage du boire & du manger, & neantmoins qu'il dort, il se depart de ceste cause cõmune, tiree des vapeurs de l'alimẽt pour establir l'air

cause du dormir, si que comme l'air produit le dormir en luy, il peut aussi estre, selon sa pẽsee, en Godeau la cause de sa vie. Ainsi fait il estat, que l'air est generatif du dormir en Godeau, comme aussi de sa vie, & de son entretiẽ. Nous auõs mõstré que l'air n'est ny capable de donner la vie, ny de l'entretenir, aussi nous luy denions qu'il soit la cause efficiente du sommeil. Car l'air duquel il sagit, ne peut estre aliment, puis qu'il n'est pas conuertible en sang: & puisque c'est de l'alimẽt, que les vapeurs, qui lient les esprits & suscitent le dormir, sont esleuees au cerueau, & que l'air ne peut estre sang, aussi ne peut il causer le sommeil comme aliment. Encore peut on doubter, si mesme le sang en Godeau luy causoit le dormir. Ie n'ẽtre en cet auis que i'abandonne auec raison. Car si sa vapeur luy excitoit le sommeil, puis que le sang en luy ne se renouuelloit point, faute d'alimẽt il debuoit se diminuer. Car la vapeur diminue le corps, duquel il est vapeur. Et neanmoins le sang s'est conserué en Godeau en vn mesme estat, sans qu'aucune nourriture luy aye esté communiquee pẽdant son inappetence. Mais tirons nous de ce subiect, & considerons l'air en sa qualité, de laquelle il est susceptible, selõ les impressions diuerses des saisons muables, & posons qu'il soit froid, ou chaud, ce sont les qualitez plus remarquables en luy. Il ne peut,

en vne sorte, ou autre, estre cause efficiente du sommeil. Car si pour estre froid, il donne estre au sommeil, tant que la saison, qui le rẽd froid durera, le sommeil doibt estre cõtinué, dautãt que la presence de la cause establit son effect. Ainsi le sommeil de Godeau n'eut esté reiglé comme il estoit, la duree du froid eut esté la mesure de son dormir, ce qui ne s'est pas fait. Dõcques le froid n'est pas autheur du sõmeil. Accommodons l'air auec le chaud, ceste qualité ne le suscitera non plus que le froid, au cõtraire le destruira. Car la chaleur cause le mouuement, qui est contraire au repos & sommeil. C'est pourquoy en l'hiuer le dormir est plus long & en l'esté plꝰ court, par ce que la chaleur externe, communiquee par l'air dissipe les nuages & vapeurs tirees des aliments, par lesquelles les espris, iettez dedans leurs liens, sont retrus & emprisonnez. Partant si l'air est chaud, il consomme la matiere du sommeil, & rend aux espris leurs actions libres. Car leur influence n'est empeschee, ny intercepte par les vapeurs, puis que la chaleur de l'air les deuore, & dissipe. Que si l'air auec les qualitez actiues, & plus efficaces, n'est pas cause efficiente du sommeil, les passiues n'auront pas plus deffect: aussi n'en ferons nous ny mise ny recepte. Apres l'establissement du sommeil par le moien de l'air, selon son imagination, pour coronner

son discours, il propose que les espris meuuẽt les actions, celles cy les organes, lesquels saisis de l'assitude ne demandent, & n'appettent que le repos. Ores est il que les organes n'ont aucun sentimẽt de lassitude, sinon lors que les espris leur mãquent, & defaillent, car si les espris subsistoient en vne vigueur egalle, & y perseuerassent sans s'affoiblir, ny diminuer, ils satisferoient aux actions organiques, & les organes n'auroient besoing de repos. Que si la diminution trouue place parmi les espris, & qu'en fin ils soient dissipez en partie, il est necessaire que quelque matiere les repare. Serace l'air espessi faict eaue? il n'y a point d'apparãce. Car l'eaue seroit productiue du feu, & les espris sont ignees, qui ne peuuent proceder, de ce qui leur est opposite. Si bien que pour ce regard il faut viser ailleurs, pour y trouuer vne autre matiere, qui les renouuelle. Ores ne se peut il former de noueaux espris, que de la plus subtile portion du sang, c'est la source qui leur dõne cours, & ce sang n'est reparable que par l'aliment, & non par l'air, qui n'est conuertible en la substance du sang: & quand on dit que l'air donne quelque chose aux esprits, cela se doibt prendre & entendre de quelque moderation, ou insinuatiõ de sa qualité pour leur raffraichissement, ou autre fin: mais non qu'il departe sa substance, pour estre conuertie en la

ſubſtance des eſpris. Deſquels la production n'a autre ſource, que la plus ſubtile portion du ſang. Ores en la deſcription des parties de Godeau, & qui ont eſté examinees ſerieuſement nous auons dit, qu'au vuide & creu de la poictrine, s'eſtoit trouuee vne quantité d'eaue aſſez tenuë, comme auſſi dedans l'enceinct du cœur, comme encore aux cauitez ſuperficielles du vẽtre inferieur. Si la cõiecture eſt receuable, & qu'elle ſoit capable de fõder vne opinion, ie dirois problematiquement, que ceſte eaue eſpãchee, & flotante és eſpaces que nous auons ſpecifiez, pouuoit venir de ceſt air eſpeſſi cõuerti en eaue, ſoit pour le rafraichiſſement des poulmons & du cœur ſoit pour la defenſe des parties naturelles, qui ſembloient, en vne longue inappetence & abſtinence, ſe debuoir deſſeicher. Concluons de tout ce que deſſus, que les effects, qui ſont ſans nombre, expoſez à nos ſens iournellement, & leſquels ne ſe peuuent renger ſoubz la benderolle des cauſes naturelles, doiuent eſtre renuoiez aux ſurnaturelles, deſquelles Dieu eſt l'origine, comme cauſe premiere, & qui paſſe, quãd il luy plaiſt, les lices de la nature eſtablie en vn chacun, & quoy que ceſte maxime ſoit des plus faciles & plus pieuſes, ce ſont les parolles de noſtre anonyme, elles ne doibt eſtre repudiee ſãs apparẽce de verité, puis que lon recognoit maints ef-

fets estre visiblement, & sensiblement surnaturels. Et puis que l'effect prent la cōdition de sa cause si l'effet est surnaturel il faut qu'il recoiue la loy de sa cause & qu il en prenne sa denomination & que cōme la cause est surnaturelle l'effect soit surnaturel & partant incomprehensible n'inferez pas de cecy que ie croie les causes naturelles estre toutes comprehensibles desquelles les effects tombent soubs les sens, les vnes le sont les autres non sur le commēcement de nostre troisiéme discours nous auons fait veoir plusieurs effets naturelz desquels nous auons dit les causes estre naturelles mais cachees à l'intellect humain si qu'il y a grande difference entre les effectz qui dependēt des causes naturelles & ceux qui resortissent des surnaturelles car les effets qui dependent des causes naturelles en tous indiuidus de mesme espece ne varient point & suiuent le cours de leur nature indiuiduelle mais les effetz surnaturels ne se peuuēt adiuger aux proprietez des indiuiduz ains se tirēt des marches ordinaires des proprietez indiuiduelles veu doncques que tels effects se trouuent pourquoy ne frāchirōs nous pas les passes des causes naturelles pour nous donner entree & familiariser auec les surnaturelles bien qu'il soit bien seant, à celuy qui professe la Medecine, de ne s'escarter des causes naturelles, tāt

que faire se peut, si est ce que ne trouuant dedans leur pourpris, dequoy assouuir son esprit, ny subiet d'y acquiescer, on ne doibt le blamer s'il se iette dedans le champ des surnaturelles. pour y cuellir les plus aggreables fleurs du cõtentement de l'esprit, puis qu'il ne peut le rencontrer au iardin des naturelles. Aussi que parmy les surnaturelles, l'esprit se peut resoudre pieusement. Et icy ie coupperay ce discours, racourcy de l'estẽdue, que ie pouuois luy donner, si i'eusse voulu m'arrester aux particularitez du narré, que i'ay en main. Supliãt son autheur de continuer ses belles & rares conceptions pour le bien de la posterité les assortissant de viues & valables raisons. Ie ne veux entrer plus auant en l'examen de son bel escrit, qui meriteroit vn iuste volume, plus de loisir que ie n'ay, vn esprit plus ferme, & vne main plus ieune, & plus delicate que la mienne. Aussi qu'il est temps que ie sonne la retraitte, courant la soixante & neufiéme annee de mon aage, laquelle demande la fin du trauail, & le commencement du repos.

FIN.